

Methode nouvelle pour guerir les maladies veneriennes beaucoup plus sùre & plus aisée qu'aucune de celles qui ont été en usage jusqu'ici. Avec une réfutation des anciennes hypotheses. Touchant les mêmes maladies / par M. Bouez de Sigogone.

Contributors

Bouëz de Sigogne, Jacques
Épinay Puchard, Jean d'

Publication/Creation

A Paris : Chez Laurent d'Houry ..., 1722.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/bku45psd>

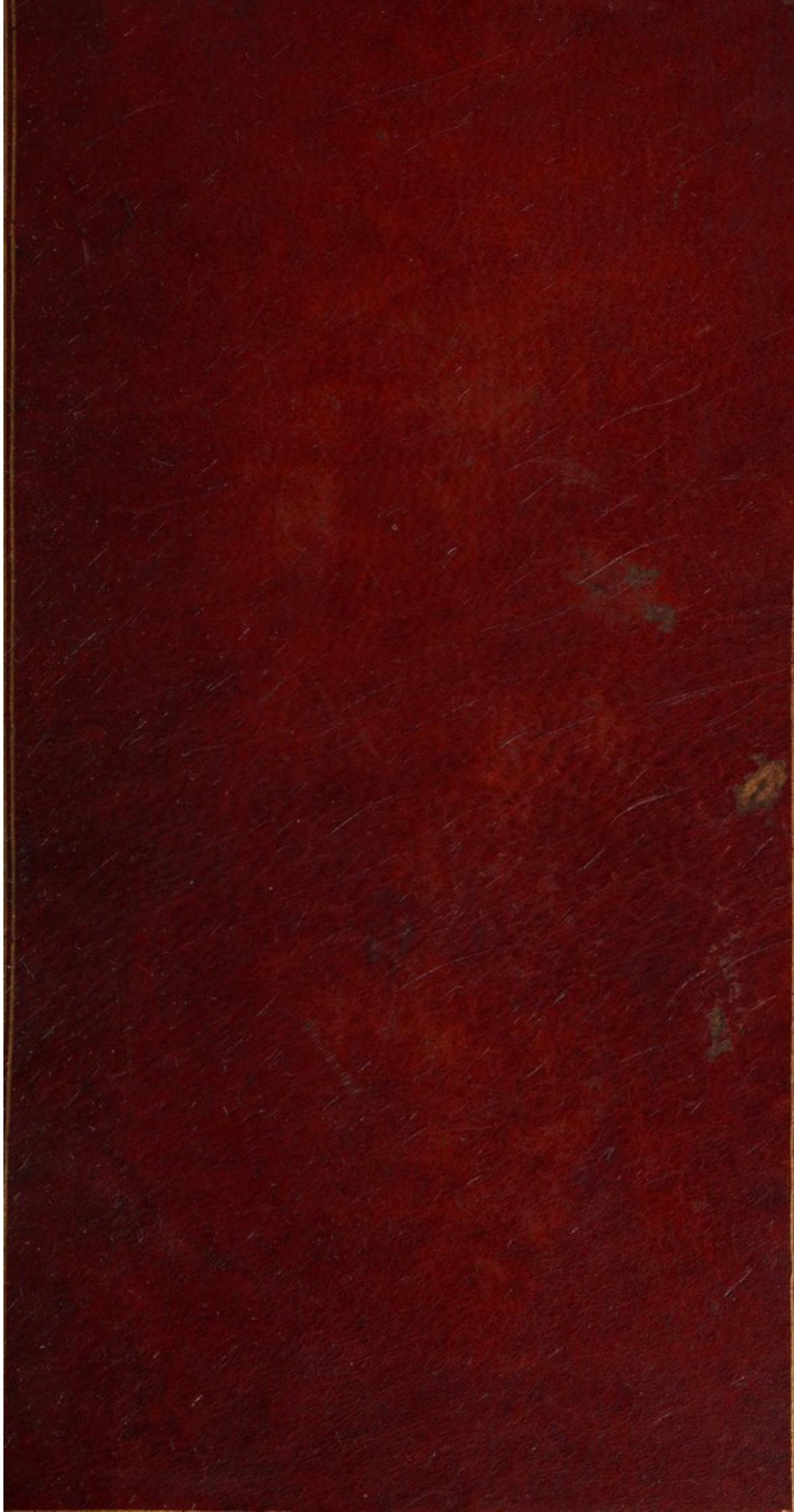
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

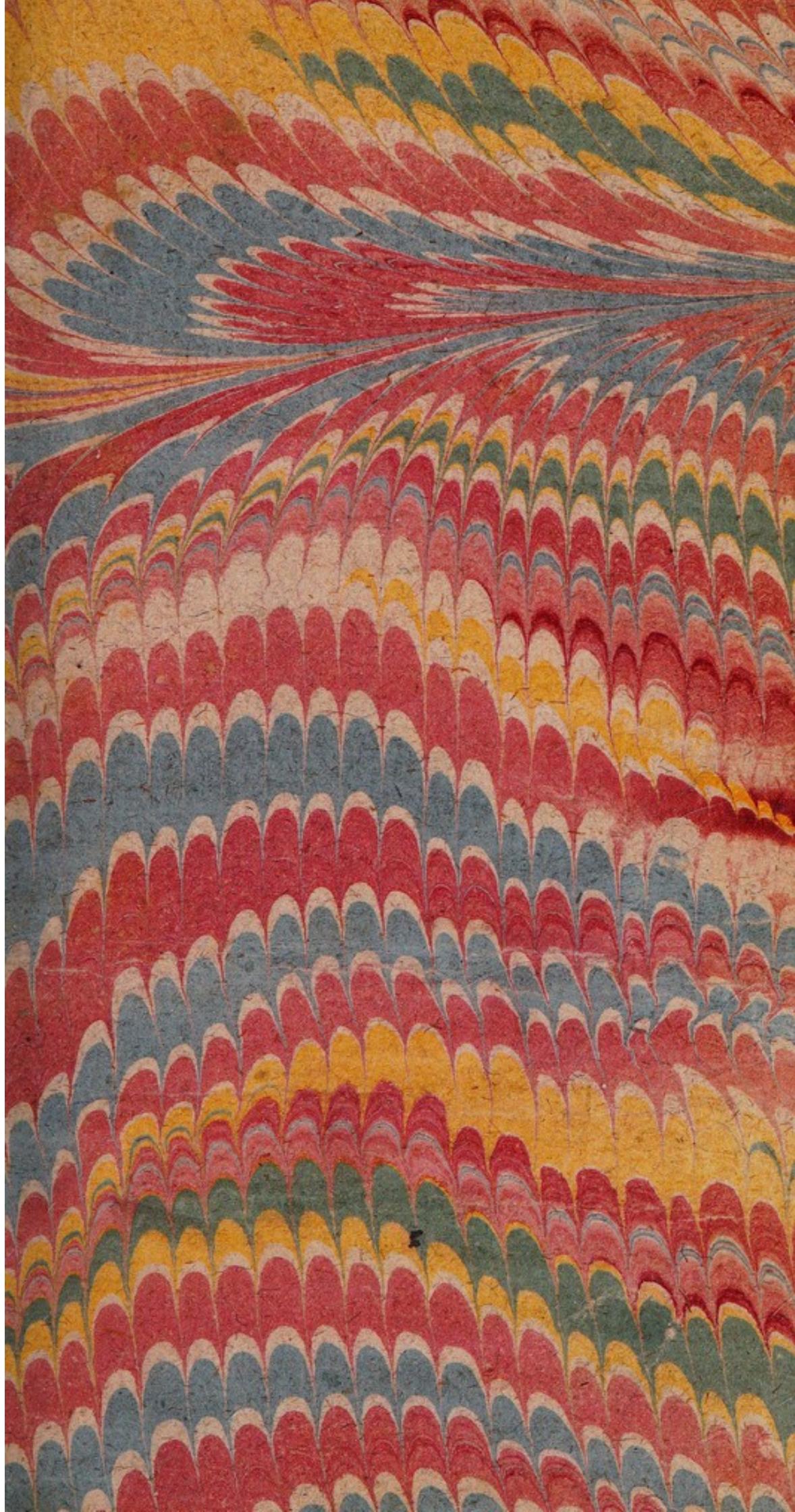
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







14782/A

D. Roberts
1841.

G. Roberts
/ near 1872

J. B. [unclear]

42550

METHODE
NOUVELLE
POUR GUERIR
LES MALADIES
VENERIENNES,

*Beaucoup plus sûre & plus aisée
qu'aucune de celles qui ont été en
usage jusqu'ici.*

AVEC une Réfutation des anciennes
Hypotheses touchant les mêmes
Maladies.

*Par M. BOUEZ DE SIGOGNE, Docteur
en Medecine, Conseiller-Medecin ordi-
naire du Roy dans la Compagnie des
Cent-Suisses de la Garde de Sa Majesté.*



A PARIS, rue de la Harpe,
Chez LAURENT D'HOURY, Imprimeur-
Libraire, vis-à-vis la rue S. Severin, au St Esprit.

MDCCLXXII. 1722.
Avec Approbations & Privilège du Roy,



ROBERT
—
RUE HUMBOLDT



A MESSIRE
PIERRE
DE CHIRAC,

Ancien Professeur de l'Université
de Montpellier, Conseiller-Me-
decin du Roy, Surintendant du
Jardin Royal, & Premier Me-
decin de S. A. R. Monseigneur
LE DUC D'ORLEANS, Ré-
gent du Royaume.



MONSIEUR,

*L'Ouvrage que je donne au
Public, est d'une nature si propre à
exciter la Critique de ceux dont*

â ij

j'attaque les Hypotheses, que pour lui donner du cours dans le monde, il a besoin d'une protection aussi puissante que la vôtre. Mais, MONSIEUR, quand ma gloire ne se trouveroit pas interessée dans la Dédicace que je vous en fais, ma reconnoissance m'engageroit indispensablement à vous le dédier, puisque je ne fais que vous rendre ce que je tiens de vous. Vous m'en avez communiqué le fond & enseigné les principes: C'est de vous que j'ay appris la véritable Théorie de la Medecine, c'est à votre generosité à qui je suis redevable de mon état, qui me dédommage avantageusement de la peine que m'a causé pendant long-tems la malice de mes Ennemis. Où en serois-je sans vous, MONSIEUR?

En proye à une foule d'envieux, qui avoient juré ma perte ; j'aurois infailliblement succombé sous les coups redoublés qu'ils me portoient, si vous n'aviez pas mis un frein à leurs mauvais desseins, en vous déclarant en ma faveur. Ce n'est pas tout : Quelques uns étonnés de voir que vous m'honoriez de votre bienveillance, n'ont pas hésité à m'accorder leur estime, persuadés qu'un homme qui avoit l'honneur de vous être agréable, pouvoit bien être mis au rang de leurs amis ; ceux qui n'ont pas pû se dépoüiller de leur haine implacable, se sont vûs réduits à la dure nécessité de garder un morne silence, ou de desavoüer les fausses démarches qu'ils avoient faites contre moi. Telles sont, MONSIEUR, les heu-

reuses influences de votre protection.

Mais je ne m'apperçois pas qu'en vous rappelant ce que vous avez fait pour moi, j'irrite votre modestie, & que vous ne souffrez qu'impatiemment que je fasse un aveu public des obligations essentielles que je vous ai; cependant, MONSIEUR, quelque violence que je vous fasse, rien ne sera jamais capable de m'imposer silence sur une vérité dont je veux que tout le monde soit instruit. Oüy, MONSIEUR, je vous dois tout ce que je suis, & ma reconnoissance m'engage à avouer que j'ai jöüi du plaisir de vous voir presque aussi sensible à l'heureux succès que j'ai eu dans les maladies que j'ai conduites sur vos principes, qu'à la gloire

que vous avez acquise par l'assemblage de toutes les qualités qui vous rendent le plus grand Medecin de l'Europe.

Vos sçavans Ecrits sont, pour ainsi dire, les premiers Commentaires de la Philosophie de Descartes appliquée à la Medecine. Il semble que la Nature, qui aime à se cacher aux autres, se plaise à se développer à vos yeux, pour vous communiquer ses plus précieux Tresors : Elle n'a rien de mystereux pour vous, & vous n'avez rien de reservé pour les autres, quand il s'agit du bien public. Semblable à ces fleuves majestueux qui portent la fecondité dans les Campagnes qu'ils arrosent, vous repandez la Science de la Medecine jusque dans les Pays les plus

reculés, & les Nations Etrangères se font honneur de publier qu'elles tiennent de vous l'Art de conserver la vie des hommes. Vos lumieres sont devenues un bien public, vous les distribuez sans reserve, tout le monde en profite; & quoique personne ne puisse vous egaler, chacun cherche à vous imiter. Un de vos Disciples est chargé de la santé d'un des plus grands Rois de l'Univers, & enrichit l'Espagne d'un Tresor qu'il a puisé dans vos fonds. Toute la France, & surtout Paris, vous doit la pluspart des bons Medecins qui s'y sont établis en sortant de votre Ecole. De combien de découvertes dans l'Anatomie, de nouvelles Méthodes dans la guérison des Maladies, de Principes

tirés du fond de la Nature, & de
consequences démontrées par l'ex-
perience, ne vous sommes-nous
pas redevables? C'est vous,
MONSIEUR, qui avez tiré la
Medecine de cette profonde obscu-
rité qui cachoit ses utiles effets, &
lui avez rendu ce lustre & cet
éclat que les Hyppocrates & les
Galiens lui avoient acquis. C'est
vous qui avez dégagé cette fille
du Ciel, des faux brillans & des
vains ornemens dont on l'avoit
faussement parée par un pompeux
étalage de termes amphatiques,
qui abusoient les Malades, & ca-
choient l'ignorance des Medecins
qui les traitoient. C'est vous,
MONSIEUR, qui avez mis en
usage la saignée du pied, contre
la coutume inveterée de ceux qui

dans certaines Maladies, ne l'employoient qu'à l'extrémité; au lieu que par la force de vos raisonnemens, vous avez démontré la nécessité qu'il y avoit de l'employer à tems, pour prévenir les dispositions inflammatoires, les Inflammations qui emportent les Malades en peu d'heures. Qui ne sçait que c'est à cette heureuse Pratique, que nous devons le rétablissement de la santé de notre Roy, Prince si cher à la France & à toute l'Europe? Qui a jamais porté un prognostic plus certain que vous? Du premier coup d'œil, vous débrouillez, MONSIEUR, les signes les plus confondus & les plus équivoques des Maladies les plus compliquées: de certains Symptômes qui jettent la pluspart des autres Medecins

dans un effroyable embarras, vous en tirez de justes consequences ; & comme vous portez votre vue jusque sur l'avenir, vous prévenez les plus funestes accidens, & en les prévenant, vous remédiez aux cruels effets qu'ils produiroient. Le prognostic que vous avez tiré en dernier lieu dans la Maladie de Monseigneur le Duc de Chartres, en est encore une preuve averée. Voilà, MONSIEUR, ce qui fait l'admiration de tous les bons Medecins, & voici ce qui cause la mienne.

C'est de voir qu'avec une réputation si solidement établie, avec une faveur aussi distinguée que celle dont vous jouissez, vous n'êtes ni moins modeste, ni moins affable. Elevé au-dessus des mouvemens de

L'amour-propre, il semble que vous ne vous apperceviez pas de la gloire qui vous environne. Uniquement appliqué à procurer à vos Malades le soulagement qu'ils peuvent attendre de vous, il n'entre dans vos démarches, ni ostentation, ni motif de récompense; et pourvu que vous leur rendiez la santé, vous êtes pleinement satisfait. Que tout le monde publie que vous avez sauvé le bras au Grand Prince qui nous gouverne, contre toute l'attente des Medecins et des Chirurgiens de l'Armée; bien loin de vous en orgueillir, il semble que vous n'ayez eu aucune part à une Cure si utile à l'Etat. Que ce Prince Magnanime vous comble d'honneurs et de graces, vous n'en faites d'usage

qu'autant que l'utilité de vos amis s'y trouve intéressée. J'en ai des preuves si solides, que si je souhaite de vivre long-tems, ce n'est que pour pouvoir trouver des occasions de vous donner des marques sensibles de ma parfaite reconnoissance, et du respectueux dévouement avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
BOÏEZ DE SYGOËNE,
D. M.



APPROBATION

de *Messire* JEAN-BAPTISTE
 DODART, *Conseiller d'Etat or-*
dinaire, & Premier Medecin de Sa
Majesté.

L'Auteur du Livre nous annonce une
 nouvelle Méthode de traiter la Verole
 par des Remedes qui s'accoutument au
 temperament du Malade, & à sa disposi-
 tion ; agissant, ou par la voye de la trans-
 piration, ou par celle des urines, mais plus
 ordinairement par la voye des selles ; &
 qui guérissent radicalement, sans exposer
 le Malade aux inconveniens de la saliva-
 tion. Il en rapporte plusieurs Observa-
 tions heureuses, faites en partie sous les
 yeux de très-bons Medecins. Sa découver-
 te est appuyée d'un raisonnement très-so-
 lide, bien suivi sur les différentes secre-
 tions, sur la structure des organes qui y
 sont destinés. Il s'étend sur la cause de la
 Verole, & en même tems sur celles des
 Maladies chroniques ; explique la necessité
 d'employer pour ces Maladies les Reme-

des tirés des Mineraux & des Metaux, & de les préférer aux Remedes Vegetaux. Cet Ouvrage sera d'autant mieux reçu du Public, qu'il est plein de traits d'érudition, & de Réflexions auffi utiles, qu'elles font agréablement exposées. D O D A R T.

A P P R O B A T I O N

*de M. B O U D I N, Conseiller d'Etat,
Premier Medecin ordinaire du Roy,
ancien Doyen de la Faculté de Me-
decine de Paris,*

DEux choses principales m'ont toujours paru s'opposer aux progrès de la Medecine : l'une est l'entêtement pour les Systêmes, qui faisant perdre aux jeunes Medecins un tems considerable qui seroit mieux employé aux Observations, leur remplit l'imagination de fables bien arrangées, mais fort inutiles à la guérison des Maladies, qui doit être l'unique fin de leurs Etudes & de leurs veilles. L'autre est non-seulement la négligence, mais même la répugnance qu'ils ont à chercher de nouveaux Remedes, & à s'en servir dans la Pratique, quand ils ont été découverts par d'autres plus attentifs & plus curieux.

Un Traité qui combat ces deux préjugés, ne peut être que fort utile. L'Auteur y prouve d'une manière invincible, qu'Hyppocrate a rejeté tous les Systêmes comme inutiles, pour ne s'attacher qu'aux Observations & aux Remedes. Celui qu'il a découvert pour la guérison des Maladies Veneriennes, & dont il propose aux Medecins de se servir, me paroît infiniment préférable au Mercure donné dans la Méthode ordinaire. Tout le monde sçait les accidens qu'on doit craindre du flux de bouche donné par les frictions du Mercure, & ce que souffrent les Malades pendant les trente ou quarante jours que dure l'application de ce Remede. Celui qu'il donne ne porte jamais à la salivation: il purge doucement sans accidens & sans tranchées; & l'on voit avec satisfaction disparaître les symptômes les plus funestes de cette Maladie, sans que le Malade ait ressenti aucune douleur, ni même été dérangé du courant de ses affaires, quand son Remede a été donné dans des saisons convenables. C'est ce que j'ai vû dans plusieurs Sujets dont j'ai suivi le traitement, & le témoignage que je suis obligé de rendre à la vérité. Fait à Paris ce 8 Octobre 1721.

BOUDIN.

APPROBATION

APPROBATION

de M. DE CHIRAC, Conseiller-Me-
decin du Roy, ancien Professeur de
l'Université de Montpellier, Sur-
Intendant du Jardin Royal des
Plantes, & Premier Medecin de
S. A. R. Monseigneur le Duc d'Or-
leans, Regent du Royaume.

LA cure des Maladies Veneriennes est
sujette à tant d'inconveniens, autant
par l'insuffisance de la plûpart de ceux qui
les traitent, que par les souffrances aus-
quelles sont exposés les Malades qui sui-
vent les routes ordinaires de cette cure : le
tems qu'il y faut employer est si long, &
la retraite de quarante ou cinquante jours
qu'il faut garder, est si onereuse, & bien
souvent si suspecte pour la conduite de
certaines Personnes, dont les situations de-
mandent tant d'attentions & tant de re-
gle, qu'on ne sçauroit trop louer l'appli-
cation de ceux qui employent leurs veilles
& leur travail à la découverte & à la perfe-
ction des Remedes qui peuvent, en gue-
rissant radicalement ces Maladies, épar-
gner au Malade tous les inconveniens &

xviiij

tous les dérangemens de la cure. Plusieurs experiences m'ont persuadé que le Remede que M. Boüez de Sigogne Docteur en Medecine, a trouvé après un long & penible travail, a éminemment toutes ces qualités, qu'il a même celle de reparer les fautes du Specifique le plus ordinaire, je veux dire des frictions Mercurielles: Il guerit des maux qui leur ont resisté, ou qui avoient laissé des impressions fâcheuses & suspectes dans les organes. Ce que j'en ai vû de bons effets, m'engage à lui rendre justice dans cette occasion comme dans plusieurs autres. Et à l'égard du Livre qu'il a composé en vûe d'informer le Public de la decouverte de son Remede specifique pour les Maladies Veneriennes, je ne puis en dire autre chose, si ce n'est qu'il merite d'être lû, & qu'il marque que l'Auteur n'a pas tout à fait borné son travail à la conduite du feu de ses fourneaux. Fait à Paris ce 16 Decembre 1721. CHIRAC.

 APPROBATION

de M. BASSAT, *Medecin ordinaire*
de feu Monseigneur le Duc de Berry.

LES Livres qui contribuent à la conservation & au soulagement de la vie, ne sçauroient paroître trop tôt en Public. Celui qui a pour Titre *Méthode pour guérir la Verole*, est de cette nature; & quelque prevenu que je fusse qu'il n'y avoit que le seul Mercure qui fût capable d'expulser radicalement ce cruel Mal, je me suis enfin rendu à l'efficacité & à l'excellence du Remede que M. *Boïez de Sigogne* propose: & le témoignage que je dois rendre à la verité, m'engage à dire qu'en plusieurs occasions j'ai vû les heureux succès de son Remede, non seulement à l'égard de diverses Personnes, en qui le *Virus* avoit fait de si funestes progrès, qu'elles paroissent inguérissables, mais encore en d'autres, qui avoient été manquées plusieurs fois; & ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que les Malades qui s'en sont servis, bien loin d'avoir été exposés aux fréquens accidens qu'on remarque dans les opérations du Mercure, ont toujours vacqué à

XX

leurs affaires aussi librement que s'ils eussent été dans un état de pleine santé : & comme on ne sçauroit trop louer ceux qui font de pareilles découvertes , je puis dire à la louange de *M. de Sigogne* & de son Ouvrage , que quiconque lira son *Traité* avec attention , y trouvera des Principes certains pour exercer sûrement & utilement la véritable *Medecine*. Tel est mon sentiment. A Paris le 15 Novembre 1721.

BASSAT.



Approbation du Censeur Royal.

JE souffigné Lecteur & Professeur Royal, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris, & Censeur Royal des Livres, ai examiné par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Manuscrit intitulé : *Méthode nouvelle pour guérir les Maladies Veneriennes, &c.* C'est une erreur de croire qu'entre les Maladies qui attaquent le Corps humain, il y en ait quelques-unes dont l'étude soit moins noble, & à la guérison desquelles les Médecins doivent tenir à mépris de s'appliquer ; cette pensée qui n'est qu'une ruse de l'ignorance, n'a pas laissé de trouver place dans l'esprit de plusieurs Médecins, qui peu instruits de leurs devoirs, & de ce qui fait la véritable gloire d'une Profession aussi charitable & aussi étendue que la leur, osent regarder la cure des Maladies Veneriennes, comme indigne de leurs soins. Heureusement pour le Public, l'Auteur du Livre que nous approuvons, a sçu se garantir de cette erreur contagieuse. La Méthode facile que ses pénibles recherches lui ont fait découvrir sur ce sujet, a une convenance avec les opérations de la Nature, qui la met infiniment au-dessus de tous les Remedes qui ont été pratiqués

xxij

jusqu'ici contre ces mêmes Maladies. Il prouve cette convenance par des raisonnemens solides, qui lui donnent occasion de discourir avec beaucoup d'érudition sur les différentes qualités des Vegetaux & des Mineraux, sur les diverses modifications dont ces derniers sont susceptibles, sur la résistance des premiers aux efforts de l'Art, sur la maniere dont agissent les Remedes tirés des uns ou des autres, sur la structure de nos organes, & sur la mécanique avec laquelle se font dans le Corps toutes les évacuations, soit naturelles, soit artificielles, tant en santé, qu'en maladie. Cette variété de Reflexions, compose un assemblage de Remarques de Chymie, d'Anatomie & de Medecine, dont la solidité jointe à l'élégance d'une diction pure & châtiée, rend la lecture de ce Livre très-instructive & très-agréable. L'Auteur ne s'en tient pas aux seuls raisonnemens pour faire voir l'utilité de sa Méthode, il vient à l'expérience; & sans donner dans aucune ostentation, il rapporte des exemples de Cures singulieres dues à cette Méthode, lesquelles étant très-certaines & très-avérées, ne tournent pas moins à l'Eloge du Medecin, qu'à celui du Remede. Fait à Paris ce 22 Novembre 1721.

ANDRY.

METHODE



METHODE
NOUVELLE
POUR GUERIR
LES MALADIES
VENERIENNES.

Beaucoup plus sûre & plus aisée
qu'aucune de celles qui ont
été en usage jusques ici.

*AVEC une refutation des anciennes
Hypotheses, touchant les mêmes
Maladies.*

LES HYPOTHESES
qu'on imagine tous
les jours sur les cau-
ses des effets de la Nature ;

METHODE A

ces agréables Romains peuvent passer avec justice, pour la première & la plus solide raison du peu de progrès que l'on a fait jusqu'ici en Médecine. Cette tache originelle s'est étendue de siècle en siècle depuis les Grecs jusqu'à nous. La *Trituration* d'Erastistrate ; les *Formes substantielles* qui ont passé des Ecoles des Péripatéticiens dans celles des Médecins ; les quatre *Qualités* de Galien ; l'*Acide* & l'*Alkali* de Tachenius ; la *Fermentation* de Villis ; l'*Archée* de Vanhelmont, ont jeté une telle confusion dans un Art, de lui-même si difficile à pénétrer, que l'on doit sçavoir

bon gré à ceux qui par de fortes applications d'esprit, font des efforts pour délivrer une Profession si utile au Genre humain, de toutes ces idées bizarres, si étrangères, & si éloignées de la simplicité des Loix que suit la Nature dans ses Opérations : idées pernicieuses, qui font prendre le change à l'esprit à tous momens. L'on peut dire avec raison des Auteurs de ces imaginations, qu'ils doutent de ce qu'ils voyent, pour deviner ce qu'ils ne voyent point, ils veulent forcer la nature d'agir, comme ils pensent; au lieu qu'ils devroient régler leurs pensées sur les mouvemens de la na-

ture. L'esprit fortement prevenu d'une Hypothese, y ajoute tout ce qu'il voit. Un malade sent-il de violentes douleurs, l'équilibre de la Trituration est troublé : Les quatre qualités de chaud, de froid, de sec & d'humide, ont perdu leur harmonie. L'Acide preyaut sur l'Alkali, ou l'Alkali sur l'Acide. La fermentation des humeurs semblable à celle d'un vin violent qui boût dans le tonneau, a jetté l'incendie partout, & causé des explosions dans les souffres du sang qui excitent tous ces mouvemens irreguliers des malades : l'Archée est en colere, & ne s'appaisera qu'à la vûe &

pour guerir la verole.

en presence de quelque puif-
fant *Alkaest*.

Voilà comment les Au-
teurs se jouent de la nature,
& de la credulité des hom-
mes; car il faut de la foi pour
donner dans ces visions. Le
grand Hypocrate étoit bien
plus sage, & plus éclairé: auf-
si n'a-t-il point eu d'égal jus-
qu'ici, parce que personne
n'a suivis ses principes. L'hon-
neur d'être Auteur & Inven-
teur, a fait illusion aux écri-
vains de tous les siècles: aussi
sont-ils tous demeuré si fort
au-dessous de ce grand maî-
tre, qu'aucun ne peut lui être
comparé. Mais par quel se-
cret, ce sublime genie est-il
parvenu à un degré si émi-

nent de connoissance ? En
 s'affranchissant de la tyran-
 nie des hypothèses qui re-
 gnoient dans son siècle, com-
 me elles regnent dans le nô-
 tre : En suivant pied à pied la
 nature ; l'examinant avec at-
 tention dans tous les sens, &
 sous toutes les faces qu'elle
 lui presentoit. Il sçavoit les
 hypothèses de son tems qu'il
 rejette, comme inutiles. Ce
 n'est, dit-il, ni le sec, ni
 l'humide, ni le chaud, ni le
 froid qui causent du desor-
 dre dans l'homme : *neque enim
 siccum, neque humidum, & ne-
 que calidum, neque frigidum, ne-
 que aliud quidpiam puta verunt,*
 (*primi inventores*) *hominem læ-
 dere.* Mais qui peut donc

*L. de
 veteri
 Medi-
 cinâ.*

troubler l'œconomie anima-
le? C'est l'amer, continue Hy-
pocrate, le salé, le doux, l'a-
cide, l'acerbe, l'insipide, &
une infinité d'autres saveurs:
Tant qu'elles gardent entr'
elles une exacte proportion,
l'homme n'est point trouble;
il ne l'est que lorsqu'une ou
plusieurs de ces saveurs pren-
nent le dessus, & cessent de
conserver une certaine har-
monie entr'elles. *Inest enim
in homine & amarum, & sal-
sum, & dulce, & acidum, &
acerbum, & fluidum, & alia
infinita omnigenas facultates ha-
bentia copiamque & robur, at-
que hæc quidem juxtà ac inter se
temperata, neque conspicua sunt,
neque hominem ledunt; ubi verò*

quid horum secretum fuerit, atque hoc ipsum in seipso fuerit, tunc et conspicuum est, et hominem ledit. Voilà la doctrine d'Hypocrate que nous pouvons appeller la clef de la nature. Laissons-là toutes les hypothèses, suivons ces principes, ce sont ceux de la nature même. Cherchons des remèdes pour rétablir ces faveurs dans leur premier état : puisque c'est leur dérangement qui fait nos maladies, appliquons nous à rétablir l'ordre par des remèdes capables de remettre dans leur juste température des humeurs trop acres, trop amères, trop salées, trop acerbés. Je sçai que c'est là un ouvrage de la na-

ture, & non l'effet direct & positif des remedes : mais ceux-ci enlevent les obstacles qui se rencontrent, & qui troublent la nature dans ses opérations : ainsi degagée & rendue à elle-même, elle rétablit par ses propres forces les defordres qui la troubloient. L'on verra par la suite, & je m'en suis convaincu moi-même par le succès, que j'ai raison d'avancer ici avec confiance que j'ai enfin trouvé un de ces heureux remedes, qui sont capables de procurer en peu de temps, sûrement, & agréablement la santé, en détruisant ces cruelles maladies inveterées, opiniâtres, & qui passent

pour incurables dans l'esprit de presque tous les Medecins. Ce remede m'a coûté de grands travaux, mais enfin je l'ai trouvé.

Les hypotheses ne sont pas le seul obstacle qui empêche le progrès de la medecine. Le raisonnement, quoi qu'utile & nécessaire pour discerner les especes de maladies, & les distinguer les unes d'avec les autres, a pourtant cet inconvenient ; qu'un jeune homme passe sa vie à étudier les Livres, où le raisonnement brille le plus, il s'imagine aisément être habile Medecin, & au-dessus des autres à proportion qu'il est capable de donner plus de for-

ce à ses raisonnemens. Mais guerit-on les malades par le seul raisonnement? car en effet on ne sçauroit guerir les maladies sans raisonner; mais il faut bien raisonner, & des raisonnemens passer à l'application. Ces Philosophes medecins y sont trompés à tous momens: La veritable connoissance de la nature leur échappe, parce qu'ils ne la consultent pas. Ils sont surpris que la nature n'ait pas operé, suivant la conclusion qu'ils avoient tiré de leurs principes. Ils ordonnent cependant en consequence, & le succès répond rarement à tant de doctrine si bien deduite, si solidement établie.

à ce qu'il leurs semble. C'est un excellent moyen pour se rendre agréable aux auditeurs ; mais ce n'en est pas un bon pour guerir. Hypocrate a défini le Medecin, non pas un homme habile à raisonner, mais un homme habile à guerir : *medendi peritus*.

Le troisiéme obstacle que rencontre la Medecine est d'une part, la paresse naturelle à l'homme ; & d'une autre part l'étendue immense de la matiere medicale. Quelle apparence que la brieveté de la vie puisse lui permettre une recherche, à laquelle tous les hommes ensemble, & tous les siècles ne suffiroient pas. Fondé sur une

Si solide raison, il se contente d'étudier ce que les ancêtres ont trouvé, ce qu'ils ont écrit, ou laissé par tradition; il s'en repose sur leur bonne foi, il applique, comme ils ont fait souvent fort au hazard les mêmes remèdes; mais aussi avec très peu de succès. Voilà le train que suivent tous les hommes à l'égard des sciences. Si par hazard il s'éleve dans certains siècles de ces esprits sublimes & pénétrants fort au dessus du commun; quelles peines n'ont-ils pas à faire goûter leurs nouvelles découvertes? Aquapendente n'osa divulguer en Italie, par la crainte de l'Inquisition

nouvelle doctrine de la circulation du sang, qu'il avoit apprise du Moine *Servite frère Paolo*; il fut contraint de la communiquer en secret à Harvée, qui étoit alors son disciple; mais de crainte qu'Harvée de retour en Angleterre ne s'en fit l'Auteur, comme cela arriva effectivement; il apprit cette nouvelle découverte à l'Ambassadeur d'Angleterre qui étoit alors à Venise: mais l'Ambassadeur occupé d'autres affaires laissa faire Harvée, qui éprouva lui-même beaucoup d'oppositions en Angleterre,) Pais de liberté s'il y en eût.) Galilée fut enfermé cinq ans dans les prisons de l'Inquisition

pour avoir soutenu le systême de Copernic, & il fut obligé de se retracter de son opinion pour en sortir. Le Pape Zacharie a condamné, comme heretiques, ceux qui disoient qu'il y avoit des Antipodes : les Espagnols se sont bien trouvés de n'avoir pas adheré à cette condamnation. Quelles contradictions n'éprouva pas Descartes, pour avoir osé dire à tout le genre humain, que jusqu'à lui il étoit dans des erreurs grossieres sur plusieurs points de Physique? C'étoit un Athée digne du feu. Combien a-t-il fallu de temps à l'Emetique pour se mettre en crédit? Fletri par un Arrest

du Parlement, comme un poison, nous serions aujourd'hui privés de ce grand remède, s'il n'eut pas eû un succès merveilleux en sauvant la vie du feu Roy Louïs XIV. Comme les hommes sont en general du même genie dans tous les climats de la terre : Quelles peines les Européens n'ont-ils pas eû pour détromper les Chinois, qui entêtés de leurs observations astronomiques les plus grossieres, & les plus erronées, ne pouvoient s'imaginer qu'ils se fussent trompés depuis tant de siècles, ni que les Européens eussent assez d'esprit pour avoir mieux pensé qu'eux. Cette maladie

de l'esprit de l'homme est universelle sur toute sorte de matieres. Un Medecin appliqué & uniquement occupé de la guerison des malades, travaille-t-il à trouver ou quelque nouvelle méthode, ou quelque nouveau remede? des voix confuses s'élevent de toutes parts qui crient, au *Charlatan*, à l'*Imposteur*. Les lettres de Guy-Patin, homme d'une sorte de merite, font pleines de ces impertinens reproches sur le fait de l'Emetique. Il faut avoüer qu'un homme a besoin d'un courage, & d'une force d'ame peu commune, pour entreprendre de lutter contre les préjugez du Pu-

blic. Dieu m'a assez favorisé pour me faire trouver des remèdes salutaires au genre humain; j'espère qu'il me donnera assez de fermeté pour les soutenir, fondé sur leurs succès, aux dépens de ma fortune, & de ma vie.

L'étendue de la matière médicale surpasse de beaucoup l'étendue de nos connoissances. Quel nouveau Salomon pourroit développer toutes les vertus des végétaux? Que de travaux, que de fatigues, que de dépenses! à quoi tout cela s'est-il terminé? Mr. Denis Dodart le plus grand génie du dernier siècle, Pere de l'illustre Mr. Dodart premier Me-

decin de Sa Majesté Louis XV. a épuisé toutes les forces de l'industrie & de la pénétration de l'esprit humain sous les yeux, & sous la conduite de l'Académie des Sciences pour forcer la nature à reveler ses secrets, & les tresors qu'elle a renfermé dans les Plantes pour la conservation du Genre humain. Plus de 1500. Plantes mises à la torture en toutes manières n'ont servi qu'à décourager celui qui les sollicitoit si vivement; pour ainsi dire, de se laisser pénétrer, & à lui en faire abandonner l'entreprise. Nous sommes dans une impossibilité morale d'aller plus loin, & quand même

par quelque heureux hazard l'on pouſſeroit à bout cette recherche , il faut convenir de bonne foi que l'utilité que la Medecine en retireroit ſeroit très mediocre. Il y a long-tems que l'on a remarqué que les travaux Chimiques , & l'action du feu font périr la vertu Medicale des Plantes & des animaux. L'on détruit une juſte proportion de leurs principes entr'eux , une doze meſurée inſtituée par la nature , dont les malades peuvent retirer quelque utilité , tant que cette proportion ſubſiſte ; mais dès que le feu l'a fait périr , ces Plantes ou ceſſent d'être des remedes , ou acquierent

SUR LA VERTU DU VERTIC

des qualitez étrangères,
bien differentes des naturel-
les. Le Sené, par exemple,
purge bien dans l'état où
nous le recevons des mains
de la nature : si l'on en sépa-
re les principes par l'Analyse
chymique, c'est-à-dire, l'eau
la terre, le soufre & le sel, il
ne purge plus, ni séparé, ni
réuni : le sel devient diureti-
que ; le soufre ne purge plus,
ou peu, & avec douleur,
& danger d'inflammations :
le grand homme, dont je
viens de parler, étoit si per-
suadé que le feu ruine tout,
& forme de nouveaux com-
posés, qu'il ne se servoit
point du feu pour analyser
ses plantes, mais de diffé-

rens mélanges de fels pour en tirer des teintures; nonobstant tant de sages précautions, tous ces travaux sont devenus inutiles. La Medecine n'en a pas été plus enrichie: elle s'en est tenue à un tres petit nombre de plantes usuelles, ou qu'elle avoit reçûe de la main des Barbares, comme le Sené, la Rubarbe, le Mecoacham, la Scamonee, la Salse-pareille, le Guaiac, le kinkina, &c. ou que le pur hazard lui a fait reconnoître, comme le Mercure, &c. Tout ceci nous servira à éclaircir une question importante, sçavoir si les remedes tirés des vegetaux & des animaux, sont prefera-

bles à ceux que l'on tire des minéraux & des métaux : ceux-ci semblent à tous égards mériter la préférence. La manière dont vivent les hommes, particulièrement dans les grandes villes, les liqueurs fortes, dont le misérable & funeste usage se multiplie tous les jours; tant d'espèces de boissons inconnues à nos pères, faites avec des drogues apportées des extrémités de l'Univers, tant de ragouts faits avec d'autres ingrédients nés dans les climats les plus reculés, des viandes succulantes, des vins exquis : l'art pernicieux des cuisiniers, qu'on pourroit appeler à juste titre d'agrea-

bles empoisonneurs ; une vi-
molle & languissante , pres-
que létargique , que menent
les personnes riches , jointe à
des passions effrenées : tout
cela réuni , donne naissance à
tant d'especes de maladies
nouvelles , ou par le fonds ,
ou par de nouveaux assen-
blages de symptômes qu'on
peut hardiment assurer , que
les anciens livres de Mede-
cine ne nous servent presque
plus de rien , tant la face des
maladies a changé , tant elles
deviennent rebelles. La sim-
plicité des préparations an-
ciennes des remedes n'a plus
de force pour vaincre l'opi-
niatreté de ces nouveaux
monstres nés pour la destru-
ction

Etion du genre humain. Et n'est-ce pas là pourquoi ces anciennes preparations avec lesquelles les Hypocrates, les Galiens, les Oribases, les Aretæus, les Trallianus, faisoient tant de miracles de l'art, ont cessé d'être en usage, & sont tombées dans l'oubli? Les hommes attentifs aux malheurs, qu'ils se procurent souvent bien volontairement, ont senti la foiblesse des secours, dont nos anciens se trouvoient si bien. C'est une chose digne de remarque, que depuis que les extrémités de l'Asie avec ses richesses, & l'Amérique entiere avec ses tresors ont été découvertes, les hommes d'Europe vaincus

par les delices de ces nouveaux climats, (*in tiberim defluxit Orontes*) ont commencé de rechercher des remedes dans les Mineraux & dans les Métaux, les plantes & les animaux n'ayans plus la force de deraciner les maux, qu'a produit un luxe outré qui a inondé toutes les nations de l'Europe, & qui tire son origine des biens & des tresors venus des Indes avant le tems de leur découverte, qui fut en 1494. l'on ignoroit en Medecine l'usage du Mercure, de l'Antimoine, du Vitriol, &c. Jamais l'on n'a cultivé la Chymie avec plus de soin, parce qu'on a senti que jamais on n'en avoit eu tant de besoin. La preuve de ceci est

évidente : Les Indiens d'Asie, & les Indiens d'Amérique, se contentent, comme faisoient autrefois nos Peres, des drogues simples que la terre leur fournit : elles leurs suffissent ; ils n'usent pas même volontiers des nôtres, c'est à-dire, de nos préparations chymiques, qu'ils trouvent trop fortes pour eux, & dont ils n'ont pas effectivement besoin : la simplicité de leur nourriture n'engendrant point en eux ces maladies accompagnées de tant de symptômes si feroces, & si difficiles à enlever. Les humeurs chargées d'une quantité excessive de soufre des Alimens, deviennent d'une viscosité, qui approche de la col-

le forte : les sels mettent en convulsion les membranes , leur quantité irritant le genre nerveux , les inflammations s'en ensuivent. Le mouvement tonique des parties solides est intercepté, les humeurs croupissent, toutes les fonctions languissent; il se forme de toutes parts des obstructions , que les remèdes les plus actifs ont bien de la peine à détruire, & contre lesquels ils usent quelquefois inutilement leurs forces. Mais éclaircissions plus au long cette matière.

Si l'on n'en excepte la peste, toutes les maladies qui y ont du rapport; il n'y en a point, soit aiguë, soit chronique, qui ne sorte du même principe;

favoir , de l'épaiffissement des liqueurs. Comme ces liqueurs ne font dans leur premiere origine que des gelées des animaux , dont nous nous nourrifions ; il ne faut pas s'étonner si elles font si disposées à se coaguler. Tandis que les sels & les souffres des alimens nagent dans le liquide , & que ces mêmes sels & ces souffres sont divisés , & pour ainsi dire , tenus en fusion par le mouvement élastique des solides , les liquides coulent dans les tuyaux , avec toute liberté : toutes les fonctions se font avec facilité , & l'animal jouit d'une santé parfaite : elle s'altere bien vîte , dès que ces mouvemens des liquides &

des solides augmentent ou diminuent. Les différens de-
grez d'épaisseur, ou de liqui-
dité du sang, & des humeurs,
dépendent des variations de
ces mouvemens, aussi-bien
que la santé & la maladie: le
plus ou le moins en fait toute
la différence, & la même cau-
se produit des symptômes ac-
cidentellement différens dans
les maladies aiguës & dans les
chroniques: les fonctions sont
plus ou moins vigoureuses, les
parties se meuvent avec plus
ou moins de force. Si les sym-
ptômes sont violens, il se forme
une maladie aiguë: s'ils sont
moins vehemens, la maladie
prend le caractère de chroni-
que. Un exemple développera

la verité de cette doctrine. Dans l'apoplexie, le sang est d'une épaisseur extrême : elle est bien moindre dans l'hydropisie, & dans l'épilepsie : la griéveté des symptômes augmente considerablement à raison des parties, dans lesquelles croupissent les liquides épais : dans la tête, ils forment une maladie mortelle, & quand ils se répandent de la tête sur les membres, sans que leur épaisseur diminuë, ils occasionnent la paralysie, qui souvent laisse vivre pendant plusieurs années. Le même principe est donc capable de produire une maladie aiguë, & une maladie qui ne l'est pas. Le lait, à proportion de la for-

ce des acides que l'on y mêle, se caille plus ou moins promptement, & le petit lait dans lequel ce caillé se resout à diverses saveurs: même chose arrive précisément au sang de même nature que le lait, selon l'efficacité des ferments étrangers; ce sang se coagule en cent manières différentes, ou lentement, ou promptement. Les fonctions suivent exactement ces variétés, d'où il se forme des maladies lentes ou aiguës qui représentent dans leurs symptômes, les divers caractères des ferments, & qui se varient en suivant la tiffure, la situation, & la figure de chaque partie du corps. Le ferment vitié qui produit le mal

de tête dans la fièvre, transporté sur les autres parties, y donne un sentiment douloureux plus ou moins vif à proportion de leur dureté ou de leur mollesse, ou de leurs liaisons avec les autres parties, ou voisines, ou plus éloignées : voilà le Mechanisme qui s'observe dans les maladies aiguës : le même produit les maladies chroniques ; toute leur différence n'est qu'accidentelle. Si le ferment vicié est tellement lent, qu'il ne puisse se développer que d'une manière insensible, & après plusieurs mois, quelquefois même après plusieurs années : le mouvement tonique des parties solides, suivra exactement le progrès de ce

ferment, dont on commença à s'appercevoir. Le scorbut nous peut servir d'exemple, les chairs salées, ou fumées, l'air salé de la mer, jettent peu à peu une salure dans le sang, qui par degrés monte à une telle acreté, que semblable à l'eau forte, elle ronge les chairs & les os. La phtisie suit le même mécanisme, quoique produite par d'autres causes: l'hydropisie est de même, à la différence, que les malades ne laissent pas de languir longtemps après la dissolution de leur sang, au lieu que la ferocité devient si acre dans le scorbut, & dans la phtisie, qu'elle fait périr promptement le malade. C'est la loi de la natu-

re, que nos liqueurs coagulées par quelque ferment vitié, se dissolvent de nouveau; (ce qu'on remarque dans le lait) mais elles ne reviennent pas pour cela à leur première nature. La serosité qui suit cette dissolution, acquiert de nouvelles saveurs diversement vitiées; le petit lait dans lequel le caillé s'est refout, est tout d'une autre nature que le lait même. Dans l'apoplexie, les humeurs sont d'un caractère tout différent de celles des scorbutiques & des Phtisiques; extravasées dans la tête, où ne pouvant se dégager des tuyaux qui les contiennent, elles accablent, elles oppriment par leur poids & par leur

quantité, le principe des fonctions, & par ce moïen tuent promptement; mais si elles se peuvent dégager de la tête, & couler dans les membres, elles y produisent par leur viscosité la paralysie, qui communément est sans douleur, ce qui fait juger que ces humeurs ne pechent pas par acreté; dans le rumatisme, elle est moins violente que dans le scorbut, dans la phtisie, dans la grosse verole, &c. mais elle l'est plus que dans l'apoplexie, dans l'hydropisie, &c. Le vin, selon le terrain qui le produit, selon les degrez de fermentation, ou la maniere des analyses, dont on se sert pour en tirer des liqueurs, en donne

de fort differentes. Celles qu'on tire d'un vin vigoureux ; tiennent de sa nature ; un vin foible, ne peut donner une liqueur spiritueuse bien vive. Le vin qui se gâte, degeneere en cent sortes de saveurs viciées toutes differentes.

Nous avons dit que la peste seule, & les maladies pestilentiellees doivent être exceptées de cette régle generale de coagulation, suivie d'une dissolution, quoique cependant l'on ait remarqué dans l'Amérique, & dans les Indes Orientales (que la peste desole souvent,) que cette même régle y est observée ; mais aussi, il arrive que dans la fièvre pestilentielle, le poux est inuti-

le pour la decouvrir : car il est tout semblable quelquefois au poulx naturel & de santé : il faut dire que le venin ou ferment pestilentièl est tel, que dès qu'il est infusé dans le sang, il en ronge les filamens tres promptement, parce qu'il est tres caustique: ce sang n'est plus qu'une masse d'une serosité tres acre, & brulante, comme le charbon pestilentièl en est une preuve. La generation de ce funeste abcès, se fait par une nouvelle coagulation du sang, qui s'amasse en grumeaux deçà & delà, parce que les principes sont totalement ruinés, & sans ressource. Cette masse de serosité acre & brulante, porte le feu par tout,

& comme elle n'est que trop liquide (car dans l'état naturel le sang doit être d'une certaine épaisseur) elle n'oppose au cœur & aux arteres aucune resistance ; ils la poussent avec toute facilité , & c'est la raison pourquoi le poulx est souvent semblable au naturel dans la peste , & dans les maladies pestilentielles ; & c'est un signe infailible de mort , les principes du sang ne pouvant plus être rétablis.

De tout cela, il s'ensuit que les liquides chargés de parties heterogenes , acides , acres , & d'une grande activité produisent des maladies aiguës , frequentes dans les regions chaudes , dont l'air est chargé d'un

nitre subtil, & qui fournissent des alimens très spiritueux: d'autres genres de maladies arrivent dans les regions, dont l'air est plus épais. Les alimens y font d'un mauvais suc: l'air lui-même est chargé de brouillards & de frimats. Le ferment vitié que toutes ces choses, & cent autres fournissent, n'est que d'une mediocre activité, il ne se développe dans le sang qu'avec beaucoup de lenteur: & voilà l'origine des maladies chroniques.

Cette doctrine est bien éloignée d'être une hypothese; c'est l'histoire même de la nature, dont il y a autant de preuves que de symptômes.

des

des maladies aiguës & des chroniques. Les pesanteurs, les douleurs de tête, d'estomach, de tous les membres, les difficultés de la respiration, d'urine, de se mouvoir, démontrent clairement que la circulation n'est pas libre, qu'il y a des obstructions & des embarras dans les conduits, qu'ils sont pleins d'humeurs visqueuses & tenaces, ou de lymphe crüe, qui ne peut s'assimiler avec le sang.

La difficulté de se mouvoir: qui ordinairement est le premier symptôme, dont un malade s'apperçoit, & qui ne se manifeste qu'après un long tems dans une maladie chronique, ne demontre-t-elle pas

toute seule la verité de nôtre doctrine , de l'épaiffissement des liqueurs , auquel plusieurs autres choses concourent ? les alimens , l'air que nous respirons , les vices des folides , la vie oifive , les passions. Mais il me fuffit d'indiquer ici les sources generales de nos maladies ; un plus grand détail deviendroit un Livre. Si le Public honore de son approbation cet effai , l'on pourra dans la fuite s'engager à expliquer les grandes maladies , en fuivant le plan general que nous en venons de donner.

Il est tems presentement de démontrer que les seuls Métaux & Mineraux , font les sources des veritables reme-

des des grandes maladies. L'exemple de plusieurs grands Chymistes m'a engagé à y donner mon application : mes travaux , ou si l'on veut, mon bonheur m'a fait trouver certain nombre de remedes , du succès desquels l'expérience que j'en ai tant de fois réitéree , doit assurer le Public ; comme elle m'a convaincu le premier de leur bonté , & que l'art jusqu'ici n'en a pas fourni de meilleurs. Sans entrer dans une discussion peu utile sur la generation des métaux , dont l'on ne peut rien assurer de bien certain , tous les Chymistes conviennent que leur principe dominant est le soufre : qu'il se rencontre dans

l'eau & dans le fer, en une plus grande quantité que dans les autres métaux. L'on prétend que ce soufre est plein d'acides : qu'une verge de fer plongée dans l'or fondu est rongée par l'acide de l'or : que l'acide du fer le change tout en rouille. L'étain est si chargé d'acides, qu'étant mêlé avec le Salpêtre, il jette des flammes quand on l'agite. C'est ce soufre qui communique à la langue une saveur aigre & vitriolique ; que tous les métaux communiquent. Ce soufre parfaitement fixé forme les métaux parfaits, comme l'or & l'argent : s'il est moins fixé les métaux sont plus mols, comme le plomb

& l'étain qui se fondent si facilement. Les Chymistes ajoutent au soufre une terre métallique; qu'ils nomment Mercure. Quand le soufre abonde dans un métal, & qu'il y a peu de Mercure, le métal est très dur, & très difficile à fondre; mais il rougit facilement au feu. Le plomb à raison d'un acide abondant qui y domine, s'unit facilement aux métaux tendres, comme le cuivre, le fer, l'étain, qu'il ronge & absorbe: c'est par cette voye qu'on separe ces métaux tendres de l'or & de l'argent, quand ils s'y trouvent mêlés. Sans pousser plus loin ces recherches, il faut convenir que les métaux sont

dans leur genre, l'opération la plus parfaite de la nature : que le soufre qui en fait l'ame est très digéré, d'une subtilité, & d'une pénétration admirable, le fer & le cuivre mille fois fondus jettent la dernière, comme la première fois, une odeur pénétrante : leur vertu est, pour ainsi dire, inépuisable. C'est ce qui a fait dire aux anciens Chymistes, Paracelse, Vanhelmont, Basile Valentin, qu'ils agissent par irradiation, & presque par leur seule présence ; en effet ils communiquent leur teinture sans rien perdre sensiblement de leur poids, de leur odeur & de leur vertu. Quelques grains de Crocus-

Martis donnés dans la jaunisse à une fille cachectique, languissante, dont le poulx est presque imperceptible, font cause qu'en moins d'une heure ce poulx, s'éleve & devient vigoureux. D'où procede un tel changement, sinon d'un soufre subtil infusé dans le sang avec le chyle? les Eaux-Minerales, non seulement ne gellent point, mais même fument toujours, & quelques-unes font d'une chaleur intolerable; telles sont les Eaux de Balaruc qui donnent une teinture rouge à la teinture des fleurs de Mauve: elles dissolvent le blanc d'œuf sans paroître visqueuses: ces Eaux - Minerales qui se ren-

contrent en plusieurs Pays, sont comme des teintures naturelles, qui se font dans les entrailles de la terre. Soit les naturelles, soit les artificielles, quand on a trouvé le secret de les bien faire, elles portent dans le sang un soufre anodin qui en détruit l'acide vitié & étranger, refout les coagulations qu'il occasionnoit. La terre Metallique du fer toute seule, leve les obstructions en absorbant les acides fixes qui dominant dans la jaunisse, & dans les pâles couleurs. Ces teintures si précieuses des métaux, ne sont pas le produit des opérations ordinaires de la Chymie. Ce qui paroît teinture, n'est qu'une division
gros-

grossiere des parties integran-
tes du métal , réunies & fon-
dues , elles reprennent leur
premiere forme. Ce ne sont
point de celles là , qui ne sont
que des impostures, dont nous
nous flattons d'avoir trouvé le
secret. D'habiles Chymistes
ont trouvé le moyen de tirer
de l'Or , une huile tres rouge
qui nage sur l'eau : d'autres en
ont tiré une semblable du Cui-
vre.

M. Bayle avoit trouvé le se-
cret de separer le Mercure
de l'Or & de l'Argent par le
moyen des Alkali fixes , com-
me le Sel de Tartre , & le Sel
Armoniac.

Les Sels mineraux ; comme
le Vitriol , le Salpetre , le Sel

commun, aussi bien que les Mineraux, qui participent du métal, comme l'Antimoine, le Mercure, & les métaux conviennent tous entr'eux dans un point. C'est qu'ils sont, pour ainsi dire, le dernier effort qu'ait fait la nature qui a ramassé en eux, & dans un petit volume des vertus presque infinies & inépuisables. La vertu des vegetaux & des animaux est bien moindre & plus facile à se dissiper, parce que leurs sels & leurs soufres sont bien plus mobiles, & ne sont pas concentrés dans un petit espace. Un seul grain de Vitriol est capable de donner une faveur sensible à 22000 gouttes d'Eau. La Pilule per-

petuelle , les gobelets faits
d'Antimoine , & le Mercure ,
communiquent leur vertu
sans diminution sensible ; &
une très-petite quantité de ces
matieres , est capable d'impré-
gner plusieurs tonneaux de
vin ou d'eau. Ces Observa-
tions si connues de tous les
Chymistes, nous conduisent à
assurer avec justice , que rien
n'est si puissant que les Mé-
taux & les Mineraux pour dis-
soudre les liqueurs de nos
corps , quand elles sont trop
épaissies : état funeste pour
nous , puisqu'il est la source
generale de toutes nos mala-
dies & de la mort. Nous lais-
sons à d'autres , la recherche
des premiers principes élé-

mentaires dont tous ces corps sont formés. Il suffit au Medecin Spagirique, que le Sel & le Soufre se tirent toujours constamment de ces corps: que ce sont eux qui font une impression sensible sur nos humeurs & sur nos sens. Les quatre Sels minéraux, savoir le Sel commun, le Salpêtre, le Vitriol & l'Alun, se fondent dans l'eau. Tous les quatre ne sont que le même Sel acide qui a pris diverses formes, suivant la tiffure & la variété des matieres qui leur servent de matrice, avec lesquelles ils se sont unis & incorporiés: de-là viennent leurs différentes saveurs. L'esprit d'Alun & de Vitriol sont parfaitement

semblables, & les autres ne different que du plus au moins. Si l'on pouvoit entierement dépouiller ces esprits de leurs terres, on ne pourroit pas les distinguer. C'est ce qui nous fait juger, que Van helmont avoit raison de dire, que le principe universel de ces Sels nage dans les eaux. C'est un Sel acide, l'unique Sel de la nature, qui ne tire ses differences que des corps qui lui sont unis, d'ou vient que l'on en trouve de differens selon les terres, & quelquefois plusieurs mêlés ensemble. Le feu des Chymistes les altere tellement, que ce n'est plus une production de la Nature, mais de l'Art; par-

ce que les Soufres volatils s'unissent si intimement avec des terres poreuses, qu'il s'en fait un nouveau Mixte. Le Choux qui sert d'aliment, donne précisément le même sel par le feu chymique, que le *Solanum furiosum*, qui est un poison. Les productions du moust qui n'a pas fermenté, & celles du vin qui a fermenté, sont bien différentes; elles le sont encore suivant les degrés du feu qu'on y employe pour les tirer. Le bois exposé à l'air, ne donne que de la fumée & des cendres quand on le brûle: mais quand on le distille par la Retorte, il donne de l'huile, des esprits, une liqueur acide, une eau insipide & du char-

bon. Tous les Mixtes souffrent des altérations infinies, selon une variété infinie de circonstances qui se rencontrent. L'on ne peut tirer aucun sel du bois pourri, parce que le sel qui y étoit s'est dissipé, ayant été fondu par les humidités de l'air. Les Chymistes les plus instruits conviennent que les Sels des Plantes ne sont que des Sels minéraux, & qu'il n'y a que très-peu de différence entre les uns & les autres. Les seuls Soufres & Sels des Mixtes sont actifs; leur terre est passive. Les Sels Fossiles sont pleins de sel acide, mêlés avec une portion de soufre, de terre & de sel fixe. La Nature ne produit point

de Sels Alkali; c'est uniquement le feu qui les produit: ce feu par son agitation violente, brise les angles d'un corps; il le crible par l'insinuation des pointes qui sortent de lui comme des torrens, jusqu'à ce qu'elles passent & repassent sans résistance par ces routes qu'elles se sont frayées. Alors elles soutiennent sans aucune nouvelle altération tous les efforts & toute l'impetuosité du feu, à moins qu'on ne le pousse jusqu'à son dernier degré de violence: alors ces Sels alkali sont entièrement brisés, & enfin ils se vitrifient, ce qui est le dernier terme de la force du feu. Les Sels Fossiles sont toujours

mêlés d'une terre dont on ne peut les dépouiller parfaitement ; leurs acides sont des pointes chargées de soufres. Les Sels urineux sont comme des éponges qui retiennent quelque partie du Sel acide, mêlée avec l'huile fœtide. Les Sels *lixiviels* ne contiennent que l'Acide que le feu n'a pû enlever. Le Sel salé est un composé de sel acide volatil, & d'acide fixe. Pour faire artificiellement du Salpêtre, du Sel, du Vitriol, il suffit de mêler avec le sel de Tartre de l'esprit de Salpêtre, de Sel ou de Vitriol, mixtes composés de Sels en partie volatils, en partie fixes. Quand on mêle ces esprits avec le sel de Tartre,

il se fait une si forte effervescence, qu'elle brise les particules du métal qui se rencontre. Plus le soufre dont les sels sont armés, est grossier, & plus ils font d'efforts violens sur les corps qu'ils rencontrent: c'est ce qui paroît clairement dans l'esprit de Salpêtre. Si au contraire le soufre est plus subtil, ces sels s'infilent dans les plus petits pores de l'or, par exemple: c'est ce que l'on remarque dans l'esprit de Sel. Ces sels fixes, par le travail réitéré du Chimiste, deviennent volatils: ou bien en y ajoutant des Sels urineux qui absorbent ces Sels acides, forcent la terre qui les tenoit envelopés, de se préci-

piler, & de ce mélange se forme le sel que l'on appelle Sel salé, qui par le moyen du feu devient un sel volatil concret. Les Mineraux contiennent un Sel urineux, qui tantôt est semblable au sel que l'on tire des Plantes, tantôt à celui que l'on tire des animaux. L'esprit de Sel, par exemple, mêlé avec le sel de quelque vegetal, forme un Sel Armoniac. Les Sels d'Alun & de Borax sentent l'urine. Les Sels d'Alun mêlés avec les sels fixes des Plantes; les sels de Borax mêlés avec les sels lixiviels des Mineraux, deviennent des Sels volatils concrets, de la même maniere que le sel d'urine change tous les Sels acides en Sel Armoniac.

Il y a du Sel dans le centre le plus interieur de tous les corps; tous en donnent quand on fait les manier. L'eau la plus nette donne par distillation un sel cubique de la faveur du soufre marin, & un soufre inflammable. *Borrichius* a tiré de l'or broyé sans relâche dans un mortier de verre pendant un mois, avec une simple eau distillée, & sans l'aide du feu, ni d'aucun dissolvant corrosif, une poudre noire qui n'étoit plus réductible en or, laquelle donnoit un peu de sel picquant & cristallin. Le Plomb, le Cuivre, l'Argent, l'Etain traités de la même maniere, mais dans un moindre espace de temps, ont

donné de même des Poudres. Celle du Plomb étoit blanche, semblable à de la craye blanche; son sel étoit de couleur jaune, d'une faveur âcre & de diverses figures. La poudre de l'Etain étoit fort semblable à celle de l'or. La poudre de l'argent étoit de couleur cendrée; celle du cuivre de couleur jaunâtre. Toutes ces Poudres, excepté celles du Cuivre & du Plomb, ne purent jamais reprendre leur première forme de métal, quelque adresse, & quelque degré de feu qu'on employât. Il s'ensuit qu'il y a donc dans les Métaux un véritable Sel que l'on ne peut développer que par beaucoup de travail, parce

qu'il est concentré, & intimement lié avec les autres principes des Métaux. Le Mercure traité de là même manière par une longue trituration, n'a pas donné la moindre marque qu'il contient du sel; mais il en a donné en y plongeant un lame de fer dans un vase très-exactement bouché, exposé au grand Soleil d'Eté pendant trois mois : le fer se rouille, ce qui ne peut arriver que par un sel volatil du Mercure qui l'a rongé.

Les Sels empruntent leur force & leur activité des Soufres qui diversifient les sels, & les déterminent. Les Soufres sont composés de particules crochues, branchues, flexibles

& capables de ressort : c'est ce qui fait qu'elles ont peine à se séparer les unes des autres, & à se mêler avec les liquides de nature différente ; elles conservent long-tems le mouvement qui leur est communiqué. Cependant ces Soufres semblent tirer leur origine des Acides, selon diverses combinaisons. Le Soufre commun fournit de l'acide en quantité. Les parties salines de certains Mineraux & Métaux, comme le Fer, se changent facilement en soufre ; & ce soufre se mêle facilement avec des dissolvans salins, parce qu'ils sont de même nature que lui. L'odeur & la flamme qui sentent le Sou-

fre, & qui sortent des Métaux exposés au feu, démontrent assez qu'il y abonde. Le Cuivre jetté & rougi au feu cent fois, jette la dernière comme la première fois, une odeur de soufre. L'Etain mêlé avec le Salpêtre jetté au feu, fait une grande détonation, & jette une grande flamme bleue. La limaille de fer jettée sur la flamme d'une chandelle, produit des étincelles; mêlée avec du soufre commun, enfoncée en terre à quelques pieds, arrosée d'eau, elle prend tellement feu, que les flammes en sortent avec bruit, comme d'un Volcan. Le même phénomène arrive quand on jette du charbon en poudre

dre sur la même limaille fon-
due par un miroir ardent.
L'on fait un Vitriol artificiel
en mêlant de la limaille avec
l'esprit de vitriol, & ce mê-
lange distillé donne une li-
queur qui jette une odeur de
soufre pendant plusieurs
mois. Quand on dissout le fer,
il s'en élève des vapeurs qui
s'enflamment facilement, &
cette flamme dure même assez
long-tems. Ce Métail mêlé
& fondu avec le cuivre par
un miroir ardent, jette beau-
coup d'étincelles: il n'en jette
point du tout fondu avec l'ar-
gent, parce que celui-ci est le
moins sulphureux de tous les
Métaux: fondu avec l'Or &
l'Etain, il n'étincelle pas da-

vantage que s'il étoit fondu tout seul; & ceci donne lieu de conjecturer que le Soufre de l'Etain est de même nature que celui de l'Or, & qu'il n'est pas inflammable. Borrichius assure avoir réduit l'Or par une trituration de quatorze jours, en une poudre grise qui n'est plus réductible en Or; il ajoute qu'il a tiré à grand feu de cette poudre par la distillation, une liqueur, mais en petite quantité, d'un rouge le plus vif, que l'on peut avec bien plus de justice appeller le véritable Or potable, que tant de teintures grossières qui se sentent beaucoup de l'imposture. La couleur de ces gouttes, leur odeur de soufre nous

démontrent clairement que l'Or abonde en soufre, mais en soufre qui est bien plus cuit & plus digéré que celui de tous les autres Métaux, dont la tiffure plus lâche que la sienne, les rend moins pesans. Leur Soufre fixe est impur, parce qu'il est mêlé de plusieurs souffres métalliques bitumineux, de plusieurs terres, & de parties salines, qui ne se lient pas exactement ensemble, & ne peuvent souffrir long-tems l'impetuosité du feu. Cependant le soufre du Cuivre n'est pas extrêmement différent du soufre de l'Or & de celui de l'Argent; car il se lie facilement avec l'un & l'autre.

Les Soufres des Mineraux

ne font pas parfaitement semblables aux soufres des Métaux : ceux-ci font bien plus fixes & plus tenaces. Le Soufre du Salpêtre approche de fort près de celui des Vegetaux. Le Vitriol contient du soufre commun, & l'Alun un soufre bitumineux ; le Sel marin & le Sel Gemme, un soufre mineral ; les saveurs & les effets que produisent tous ces Sels, en font des preuves. Le Sel Gemme dissous par les eaux qui se trouvent dans l'intérieur de la terre, se mêle avec les soufres des Métaux, & s'y lie si fortement, qu'on ne peut par aucun artifice l'en séparer. Ce Sel porté par les Fleuves dans la Mer, s'appelle

Sel Marin. Le Soufre bitumineux mêlé de beaucoup de terre qui l'empêche de se lier étroitement avec les sels, n'est pas si susceptible de mouvement que les autres Soufres : c'est ce qui le rend incapable de dissoudre de lui-même aucune matière métallique, à moins qu'il ne soit mêlé & aidé par quelque Soufre animal, vegetal, ou mineral : car alors il est capable de s'insinuer dans tous les Métaux. L'esprit de Vitriol ne pourroit tout seul pénétrer l'Argent, si l'esprit de Salpêtre ne lui communiquoit du mouvement. Le Soufre métallique dont la tiffure est plus pressée & plus ferme que celle des autres sou-

fres , soutient les efforts du feu bien plus long-tems sans y ceder, que les autres souffres, qui présentant aux torrens des flammes une surface d'une plus grande étendue , s'en laissent pénétrer bien plus vite , & s'envolent en l'air. Le soufre prend feu , parce qu'il est un composé d'huile mêlé d'acide. La Résine qui résulte du mélange de l'esprit de Salpêtre avec l'huile de Cannelle, est bien plus inflammable que l'esprit de Salpêtre ou l'huile de Cannelle séparés. Divisez la partie acide du soufre commun , d'avec la partie huileuse , exposez cette partie huileuse à la flamme d'une chandelle , elle pétillera seulement

fans s'allumer, & elle ne peut brûler à moins qu'on ne la jette sur des charbons très-ardens : alors l'acide du bois remplace l'acide du soufre qui en avoit été enlevé. Les soufres des Métaux & des Minéraux avec leurs Sels, sont d'une très-grande force pour dissoudre toute sorte de corps, soit que ces sels & ces soufres soient réunis, soit qu'ils soient séparés. Les Dissolvans tirés des Vegetaux, sont bien plus foibles : l'on peut même assurer, qu'ils empruntent toutes leurs forces des Sels Minéraux, qui passent dans leur substance avec leur suc nourricier, pendant que le vegetal est attaché à la terre par ses

racines. Les Dissolvans acides & sulfureux sont l'Eau-forte, l'Eau regale, l'Esprit de Vitriol, de Salpêtre, d'Alun, de Verd-de-gris, & autres liqueurs. La Chymie apprend à adoucir leur violente âcreté: soit en les dépouillant de leurs parties caustiques, lorsqu'à force de travail elle brise leur tiffure, ou qu'elle la tempere par le mélange de quelque matiere étrangere. Les Maîtres de l'Art savent enlever ce qu'il y auroit de nuisible dans le soufre du Cuivre, de l'Huile de Vitriol, de l'Esprit de Sel, de Salpêtre, de l'Alun, de l'Antimoine, du Soufre de l'Arfenic, du Sublimé corrosif, le plus puissant de tous les Poisons

Poisons fait avec le Mercure. Sortis des mains d'un habile Chymiste, ils ne peuvent plus nuire à la tiffure tendre & délicate du corps humain, il ne leur reste de force qu'autant qu'il leur en faut pour exciter la vigueur des solides & des liquides; engourdie, pour rétablir par ce moyen les fonctions languissantes, & par conséquent la santé.

Il nous semble que ces notions des vertus des Métaux & des Minéraux, suffisent pour faire entrer le Lecteur dans nos idées, & pour le convaincre que l'on ne peut raisonnablement chercher ailleurs d'efficaces secours, contre une multitude d'affreuses

maladies qui nous attaquent, & qui souvent font le defespoir, & du malade, & du Medecin, qui content d'avoir reçu sa science de ses Peres, est très satisfait de lui-même si ses malades meurent dans les régles qu'il a apprises, par une tradition très ignorante. C'étoit une maladie au dessus de toutes sortes de remedes; l'on n'a rien oublié pour sauver le malade, & tous les efforts de l'Art ne pouvoient aller plus loin. Est-il possible que pendant que tous Arts se perfectionnent dans un siècle si éclairé & si laborieux, le seul Art le plus nécessaire à l'homme, demeure chargé de cet opprobre? Qu'il ne puisse a-

vancer d'un seul pas vers une plus grande perfection. Si je me flatte en vain, & si je suis dans l'erreur; plusieurs heureux succès m'y ont jetté malgré moi. En effet comment ne se pas livrer à l'évidence d'une experience soutenue & suivie? Mais pour développer de plus en plus ces puissantes vertus de Métaux & des Mine-raux; tâchons d'en faire l'application aux maladies les plus cruelles, & les plus opiniâtres. Du moins le Lecteur sentira-t-il, que si je me suis quelque-fois présenté pour guerir ces maladies abandonnées par d'autres Medecins, ce n'est pas tout-à-fait sans connoissance de cause.

Il n'y a qu'une loy dans la nature, les variations infinies qu'elle reçoit font ses différences. Les digestions, les dissolutions, les coagulations, les précipitations, qui se font dans le corps, imitent de fort près ces mêmes opérations, qui se passent dans la Chymie. Les coagulations qui forment les maladies chroniques sont trop fermes, & trop tenaces, pour céder aux dissolvans de l'estomac, qui suffisent pour fondre les alimens, & qui sont trop foibles pour dissoudre des liquides très visqueux : Les dissolvans eux-mêmes, sont ordinairement infectés de ce vice, & les solides se relâchent, leur vertu de ressort, dimi-

nuant à proportion qu'elle cesse d'être soutenue & animée par des liquides spiritueux. Les alimens par une suite necessaire, ne se changent plus qu'en une espece de bouillie gluante, au lieu d'un chyle liquide subtil & spiritueux. Les forces qui diminuent chaque jour, ne donnent pas plus d'esperance. Il est vray que la santé se rétablit quelquefois par le choix de bons alimens, par le changement de l'air, par une diete bien mesurée; mais il faut aussi convenir de bonne foi, que tous ces secours sont bien souvent trop foibles, & qu'il y a de l'imprudence de mettre toute son esperance dans des

secours , qui ne font pas d'un effet constant , & invariables par eux-mêmes ; s'ils ne font pas soutenus par d'autres plus efficaces. Peut-on s'attendre que de simples alimens corrigeront les vices d'un chyle , qui communique son propre vice à tout ce qu'il touche ? Peut-on penser que le lait, par exemple , aura plus de force pour adoucir du vinaigre, que le vinaigre pour corrompre le lait , & le faire aigrir ? La même chose se passe dans l'estomac , & dans toutes les liqueurs du corps , lesquelles deviennent d'un caractère si acre & si vitié , qu'il ne faut pas être surpris de la ferocité des symptômes qui s'en ensui-

vent. *Impura corpora quò plus nutrieris, eò magis lædes*, dit Hypocrate. L'experience le fait voir tous les jours : En effet les gelées des Animaux & des Vegetaux qui nous servent de nourriture, sont de leur nature un peu visqueuses. Pour tirer d'elles un esprit vivifiant, elles doivent être penetrées, dissoutes, détruites, pour former un nouvel être, un chyle spiritueux: dans l'état de maladie, les liqueurs du corps, sont trop tenaces pour produire un tel effet : Il est bien plus naturel de croire que ces gelées deviendront de la nature des liqueurs, & en prendront tout le caractère. Les remedes Galéniques, ne nous font pas es-

perer des secours plus efficaces : Les saignées achevent de ruiner les forces , & d'épuiser la vertu du ressort des fibres des parties solides. Cette vertu accablée du poids des gluës , & des colles des liquides , ne produit que de très foibles efforts. Par les saignées , les principes de ces coagulations ne sont point détruits , ou du moins corrigés : Ce secours est excellent dans les maladies aiguës ; les forces sont toutes entières ; elles ne sont pas épuisées , mais opprimées. La vertu du ressort des fibres est accablée , & non pas détruite. Il suffit d'enlever ce poids qui l'embarasse , dont la gravité surpasse la résistance , que ce

ressort est capable d'y opposer; alors cette vertu se deploye toute entiere, & revient à son premier état. Les liquides dans les maladies aiguës, sont pleins de Sels, de Soufres, d'esprits vivifiants, qui ne sont qu'enveloppés par l'épaississement des mêmes liquides. La saignée enleve une partie de ce poids, qui étouffoit les forces, elles se rétablissent dans peu de tems, & chassent avec vigueur les restes du poids, que la saignée n'avoit pû enlever. Il n'en va pas de même dans les maladies Chroniques. Le ressort des solides est presqu'entièrement ruiné, par un trop long séjour d'humeurs qui croupissent. Les Fibres se sont

chargées de fucs mauvais & visqueux, dont elles ne peuvent se delivrer, quelques efforts qu'elles fassent, soit parce que leur tissure est relâchée par le sejour de ces humeurs; soit parce que ces mêmes fibres gonflées depuis longtems, d'une liqueur qui fermentente; mais d'une fermentation qui tend à la destruction du caractere, qu'elle devroit avoir pour être utile, perdent leur force par une tension trop longue, & souvent si forte, qu'elles sont poussées au-delà du terme, que la nature leur a donnée: C'est ce qui fait qu'elles ne reviennent sur elles-mêmes, que par de foibles efforts: Ajoûtés que les convul-

sions continuelles, & les fronnemens que souffrent ces Fibrés, usent à la fin toute leur vigueur. Une corde à boyau casse, quand on la tire au-delà du point de son ressort, qui diminue à proportion de la violence qu'on lui fait. Dans les maladies Chroniques, les liquides sont eux-mêmes épuisés d'esprits, capables de fondre leurs viscosités. La saignée n'est donc pas ici d'un grand secours; elle enleve le peu de forces qui restent au malade, & qui pourtant faisoient toute son esperance; les purgations galeniques n'ont pas un succès plus heureux. Les purgatifs coulent, pour ainsi dire, par-dessus les hu-

meurs coagulées, sans les pouvoir dissoudre, ni les toucher par le fonds : Ils tirent quelques matieres crues ; ils enlèvent mêmes les ferosités qui auroient pû aider à decoler les humeurs visqueuses. J'avoüe que certains purgatifs dissolvent ces viscosités, comme la Coloquinte, le Sené, la Gomme Ammoniaque, la Gomme Gutte, la Scamonée, le Jalap, &c. Mais quand la refine de ces purgatifs Vegetaux s'attache aux entrailles ; quels tourmens ne produit-elle pas ? Quelles douleurs, qui vont quelquefois jusqu'à des convulsions horribles, ou des inflammations mortelles ! Ces fâcheux inconveniens ont

porté les Galenistes à inventer cent sortes de moyens, & de mélanges pour adoucir des remedes si feroces & si dangereux. Mais qu'un malade est à plaindre, d'être obligé d'user de remedes si douteux, & qui eux-mêmes ont besoin d'autres remedes, pour corriger ou adoucir leur malignité, qui fait bouillonner les liquides visqueux, & les trouble; les particules acres des humeurs & du purgatif, se repandent dans toute l'habitude du corps, & y portent le feu, on le reconnoît assez à la dureté du poulx, à la couleur rouge des urines, à la secheresse des entrailles, à une soif brûlante, qui accompagne

toûjours ces sortes de purgatif. Mais enfin quel fruit, le malade retire-t il de tant de tourmens? Les symptômes les plus griefs, sont suspendus pour quelques jours: Le malade se trouve trompé dans l'esperance d'une guérison prochaine: Les symptômes reviennent avec plus de violence, parce que les Sels acres des purgatifs se sont infusés dans toute la masse du sang, dont ils ne peuvent fondre la substance trop tenace, n'en ayant pas la force, quoiqu'ils ayent bien celle de mettre le genre nerveux en convulsion, & de porter des inflammations cruelles dans les membranes. Ces Sels sont pour ainsi par-

ler, trop mols pour rompre la
tissure d'un Sel Vitriolique,
fixe, & approchant d'un Sel
Mineral, qui tient les hu-
meurs dans une espee de fixi-
té & de coagulation. Les li-
quideseux-mêmes nepeuvent
s'associer à ces Sels de figure
trop irreguliere pour leur na-
ture, qui en santé est douce.
& pareille à la douceur du lait.

Quel est donc le grand
point, le point capital dans
ces occasions? C'est de trou-
ver des remedes capables de
corriger ces fermens vitiés,
qui sont le principe de ces
grandes Maladies; c'est de
changer les saveurs alterées,
& cette funeste tissure qui a
corrompu la nature des hu-

meurs; c'est de rendre celles-ci plus subtiles, plus liquides, plus spiritueuses, par des Sels & par des Soufres, que le ferment vitié ne puisse alterer, ni changer en sa nature; qui puissent détruire peu à peu les coagulations, relâcher la tiffure trop ferme du sang, qui n'irritent les solides que faiblement, de crainte d'y exciter des inflammations, qui absorbent ou émoussent les pointes trop fixes des Sels vitrioliques. Nous avons donc ici besoin de remedes sans faveur trop manifeste, & d'une activité modérée, qui étant infusés dans le sang, & roulans parmi ses particules, divisent peu à peu, & brisent

par

par leur poids & par leur mouvement ses souffres trop grossiers. Telle est, par exemple, l'operation du Mercure, excellent remede en plusieurs grandes Maladies; mais, comme nous le dirons dans un moment, accompagné de tant d'accidens dans la Verole, & manquant si souvent de guérir, que j'ai crû devoir mettre toute mon application à découvrir un plus grand Spécifique, & qui fût exempt des inconveniens de l'autre. Les heureux succès me répondent du bonheur que j'ai eu de rencontrer ce Spécifique; & si les Medecins, surtout de la Faculté de Paris, où il y en a tant d'un genie admi-

rable, & d'une science consommée, ne se reposoient pas nonchalamment sur ce qui a été trouvé avant eux, comme si l'Esprit humain ne pouvoit aller plus loin, je ne doute pas qu'on ne vît bien-tôt de grands progrès en Medecine, comme dans les autres Arts.

Mais revenons à notre sujet : les Agens qui détruisent les coagulations, le font en plusieurs manieres ; ou en brisant les parties trop fixes du liquide, comme fait le Mercure, ou en absorbant les sels vitrioliques qui donnent naissance à ces coagulations, comme fait le Fer dans la jaunisse, dans le mal hypocondriaque, dans la passion histe-

rique, dans le scorbut, & dans l'hydropisie. L'aplication des veritables Medecins qui se fervent de leur raison, & qui ne se rendent point esclaves des Opinions d'autrui, devroit se porter toute entiere à trouver des remedes capables de briser ou d'enveloper les pointes des Sels salés ou des Sels âcres qui sont les productions des fermentations viciées, lesquelles se manifestent sur la fin des Maladies chroniques. Ces Sels dissolvent, mais d'une maniere funeste au Malade, les liquides qui depuis long tems étoient demeurés coagulés; non seulement ils brisent la tiffure des liquides, mais ils atttquent

les solides ; ils nagent dans les serofités du sang , dont les principes sont ruinés : poussés sur les parties solides nerveuses & membraneuses , ils y excitent une chaleur brûlante , & des inflammations mortelles , suivies de la gangrene , ou du moins d'ulcères incurables. Tous les Sels urineux Minéraux , les Sels Armo- niacs , volatils, concrets & Mi- neraux sont très-propres à dé- truire la tiffure de ces Sels sa- lés, produits par des fermenta- tions viciées. Enfin ces reme- des que nous avons cherchés , & que nous croyons avoir trouvés , doivent réveiller la vertu élastique des fibres du ventricule & des entrailles.

Tel est le flegme infipide de Vitriol, l'Esprit dulcifié de Sel, de Soufre, de Salpêtre. Les remedes alterans & purgatifs tirés des Vegetaux & des Animaux, ne peuvent produire de tels effets. Les uns ne portent point leur vertu jusque dans le sang; ils s'en dépouillent dans l'Estomac & dans les Entrailles. Les autres passent à la verité dans les humeurs, & se mêlent avec elles; mais s'ils sont trop tendres, & d'une tiffure trop molle, ils contractent les mêmes vices des liquides que l'on a dessein de corriger. Si leur tiffure n'en est pas susceptible, ils excitent d'étranges fermentations; & bien loin de

corriger les ferments vitiés, ils répandent le feu partout. Tous les remèdes alterans sont tirés des herbes, des racines amères, acides, âcres, &c. Mais quelle utilité peut-on espérer de ces Sucs, qui sont à peu près homologues aux nôtres, & de la même nature que nos humeurs, puisque celles-ci sont formées des sucs des Végétaux; que réellement c'est la même chose déguisée sous une autre forme? Comment pourroient ils corriger des saveurs vitiées, puisqu'ils sont très-disposés à se corrompre eux mêmes? Et quels troubles n'exciteroient-ils point dans le sang, s'ils y passoient avec toute leur force,

& sans recevoir d'alteration par les fermens de l'estomac & des entrailles ? Un remede tiré des Vegetaux, qui passe dans le sang, pour ainsi dire, tout crud, & sans avoir subi d'alteration dans l'estomac, est capable d'y causer de grands troubles : de là viennent ces horribles superpurgations ; de là vient cette fonte si funeste des humeurs, suivie d'une maigreur qui fait un squelette vivant d'un homme qui jouissoit d'un embonpoint fleuri & vigoureux ; & ce fâcheux état arrive quelquefois en peu de jours. Je ne parle point des inflammations qui dégènerent dans une mortification generale, & toujours

mortelle. Il n'est pas aisé d'arrêter l'impetuofité des remèdes tirés des Vegetaux, quand une fois elle se développe par une fermentation à contre-tems. Les maladies chroniques ne peuvent se guérir que de la même maniere que la nature les a produites, c'est-à-dire, dans un long espace de tems. Le Medecin ne doit pas esperer de détruire en peu de jours un mauvais fruit que la Nature déreglée n'a produit que lentement. Ce ne fera point par de copieufes, mais par de legeres & peu fréquentes évacuations; ce ne fera pas en pouffant vigoureuſement par les urines ou par les fueurs, mais en pouffant par
une

une simple transpiration insensible : ce ne sera point en épuisant le sang ; mais en le corrigeant , en détruisant le vice dont il est infecté.

Or il n'y a que la Chymie qui nous puisse préparer des Soufres , & des Sels tirés des Minéraux & des Métaux , tellement meuris & adoucis par le feu , qu'ils puissent produire de si heureux effets : Elle nous fournit des Emetiques , des Purgatifs , des Diaphorétiques , des Diurétiques , des Alterans. Tous ont plus ou moins de force , selon qu'il a plû à l'Artiste de leur en donner. Les Purgatifs Minéraux ou Métalliques bien préparés , évacuent les humeurs , sans

laisser après eux cette seche-
resse d'entrailles, ou ces gon-
flemens si ordinaires après les
Purgatifs Vegetaux: l'on ne
voit point cette abondance
& cette fonte dangereuse
d'humeurs, ces superpurga-
tions, ces inflammations que
causent les résines des Ve-
getaux: les Diaphoretiques
& les Diurétiques des Vege-
raux, excitent de violentes
chaleurs, des fermentations
dangereuses qui brouillant
les particules utiles des liqui-
des, avec celles qui sont nuisi-
bles; il s'en fait un mélange
confus. La tiffure tendre des
solides perd insensiblement
son mouvement tonique par
les impressions qu'elle reçoit
des Sels acres. C'est ainsi que

des fucs donnés aux malades, pour corriger les vices de leurs humeurs, degenerent en Sels acres, falés, parce qu'ils ont pris les caracteres des Sels vitiés qu'ils auroient dû corriger, ou du moins que l'on ordonne à cette intention. De là, il arrive souvent que les symptômes deviennent plus cruels qu'auparavant, après qu'on a pris des Sudorifiques ou Diaphoretiques vegetaux, parce que la serosité des liquides étant diminuée, les Sels acres se rapprochent les uns des autres, & en deviennent plus violens : Etant dissous & divisés dans une grande quantité de serosités, ils avoient moins de force; les liqueurs

dépouillées d'une bonne partie de leurs ferosités, en deviennent bien plus acres & plus salées. Les Diaphoretiques, & les Alterans Minéraux & Métalliques, n'ont pas ces inconveniens, ils sont impenetrables au feu même. Tel est l'Or, l'Argent, le Fer, l'Etain, le Mercure, l'Antimoine, les Sels Minéraux. Quelque déguisement que le feu leur donne, ils ne perdent jamais leur nature, & sont toujours réducibles à leur forme naturelle; il n'est donc pas à craindre que les ferments vitiés du corps, les changent dans leur nature, & qu'ils multiplient ces mauvais levains. Ajoûtez à ceci, que les Vegetaux sont déterminés par

la nature à certains degrès fixes de vertu, que l'on ne peut augmenter ou diminuer, suivant la variété des symptômes, & si l'on tente d'y apporter quelque changement, où l'on fait perir leur principale vertu, ou on la change en une autre d'une nature toute différente. Les Chimistes ont fait prendre cent sortes de formes aux Purgatifs Vegetaux, pour augmenter, diminuer, & corriger leur vertu. Tous leurs travaux se sont terminés à faire, ou des poisons, ou du moins des remèdes sans aucune force: En effet, qu'est-ce que la Refine de la Scamonée du Séné, de la Coloquinte, &c. extraite par l'esprit de vin, sinon

un très puissant caustique, qui donne d'étranges convulsions aux entrailles, & cause d'horribles tranchées sans effet, excite des inflammations très dangereuses? Qu'est-ce que leurs parties salines séparée de la Resine? Un simple Diuretique, de moindre valeur que le Sel de Tartre. Ainsi, s'il est besoin de se servir des Vegetaux, il faut les laisser tels que la nature nous les presente, & se contenter de les nettoyer. Leur partie terrestre, dont la Chimie les dépouille, sert de frein à leurs Sels & à leurs Soufres, & en tempere l'activité. La vertu des Vegetaux ne consiste ni dans leurs Sels, ni dans leurs Soufres séparément;

mais dans l'union des uns & des autres entr'eux, & avec une portion de Flegme & de Terre. Le souverain Estre a dosé tous ces principes d'une maniere si mesurée, que jusqu'ici l'esprit humain n'a encore pu y rien comprendre, & quand il a voulu déranger & changer cette juste proportion, il a détruit ou alteré toute la vertu du Mixte. Il n'en est pas de même des Mineraux & des Métaux : L'on peut augmenter, diminuer, ou enlever entièrement leur vertu, selon les intentions que l'on a. L'Antimoine manié differemment, devient un plus fort ou plus foible Emetique; ou cessant d'être Emetique

il devient Diaphoretique. Le Mercure se change dans le plus violent de tous les poisons, qui est le sublimé corrosif : Et de ce terrible poison, l'on en fait le plus doux de tous les remedes, qui est le Mercure doux, ou *Aquila Alba*. C'est ainsi que ces matieres si dures, inalterables en elles-mêmes par toute la force du feu, suivent pourtant avec une docilité surprenante, pour ainsi dire, toutes les volontés de l'Artiste.

L'on ne peut raisonnablement expliquer de quelle maniere les dissolvans Mineraux & Métalliques, agissent sur un liquide coagulé, que par le Mechanisme ou la configura-

tion des parties, dont les uns & les autres sont composés. L'eau nous servira d'exemple : Quatre onces dissolvent deux onces de Sel commun, ensuite une once d'Alun; après une once de Salpêtre; enfin une once de Sel Armoniac: Cependant toute la masse de l'eau ne paroît pas aux yeux s'être gonflée, ni presque troublée, d'où nous devons conclure que les Sels ont des parties très différentes, en grandeurs & en figures, & qu'il y a de grands espaces entre les particules de l'eau, pour pouvoir contenir tant de matieres, sans que toute la masse paroisse sensiblement s'élever, ni que l'on y remarque

aucun de ces Sels, à moins qu'on n'enleve l'eau par la transpiration. Cet exemple nous donne beaucoup de lumière & de facilité, pour expliquer l'action des dissolvans Minéraux & Métalliques sur nos humeurs, quand elles sont visqueuses, épaisses ou coagulées. Ces dissolvans sont sulfureux & salins; plus ils sont dégagés de matieres étrangères, plus ils penetrent avec facilité les corps qu'ils doivent dissoudre. Si nos liqueurs sont devenues épaisses par des Soufres grossiers, leur dissolvant doit être sulfureux; mais d'une tiffure plus ferme. L'Antimoine nous le fournit, il est tout sulfureux, & les Soufres

sont les dissolvans des Soufres. Si le liquide caillé tient de la nature des Resines ; il faut joindre aux dissolvans sulfureux des aqueux Mineraux ; car les corps resineux, tiennent leur nature des aqueux & des sulfureux. Si le liquide est tout huileux, ou sulfureux, l'on doit employer pour dissolvans, les Huiles & les Soufres tirés des Métaux & des Mineraux. Les Soufres sont les plus puissans de tous les dissolvans pour les Resines, les Bitumes, les Graisses, & autres matieres semblables ; & les esprits n'ont pas tant de force. Les grands Chimistes des siecles passés, qui faisoient des cures surprenantes, savoient dépouiller

les Métaux de leurs Soufres ::
Tel est le Soufre hydropique ,
ou l'Or Diaphoretique de Po-
tier , l'*Ens veneris* de Van-
Helmont , la Pierre de Butler.
J'espere qu'avec le tems, le Pu-
blic convaincu par d'heureu-
ses experiences , dont je puis
produire déjà bon nombre ,
me fera la justice de placer
quelques-unes de mes Teintu-
res, & de mes Sels dans le rang
de ces grands remedes.

Les Dissolvans Salins sont
très - puissans. Ils sont acides
ou lixiviels : Les Acides sont
l'Eau forte, & l'Eau regale. Les
Lixiviels sont fixes ou volatils.
Les fixes sont tous les Sels Al-
kali tirés par le feu. Les vola-
tils s'enlevent même à un feu

leger; tel est l'esprit de Sel Armoniac. Les Lixiviels tirent toute leur force des Acides. Les acides n'agissent point avec tant de force sur les Sels fixes, que sur les volatils; parce que les Pores de ceux-ci sont plus ouverts: c'est pourquoy ils ne conviennent pas dans le mal hypocondriaque, dans la jaunisse, où les Sels sont fixes & vitrioliques. Lors donc, qu'un Dissolvant Mineral & Metalique, se mêle avec les liquides du corps humain, il reçoit dans ses Pores autant de parties de ces mêmes liquides qu'il en peut contenir; mais comme il y a dans le même Dissolvant des Pores de diverses figures, chacun d'eux re-

çoit des parties de figures qui lui conviennent, & suivant son Diametre, comme nous venons de le dire de l'eau simple, dont quatre onces dissolvent cinq onces de différens Sels.

Le devoir du Medecin, est donc de choisir un Dissolvant qui soit propre, & d'une juste proportion au corps qu'il prétend dissoudre, un Dissolvant dont la vertu se puisse développer par la chaleur, où le mouvement des parties qui composent nos liqueurs. Si le Dissolvant est trop volatil, sa vertu se dissipera sans effet par un mouvement un peu vif, ou chaleur un peu forte: S'il est trop fixe, il ne se développera

pas assez. Cette derniere maniere d'operer, est celle des Absorbans ou Alterans, comme des Terres insipides, des Metalliques, des Minerales, du Fer, de l'Antimoine, du Vitriol, de l'Alun. D'autres operent d'une autre maniere. Les uns agissent en déchirant, en brisant, en rongant les Soufres, qui sont d'une tiffure trop ferme, & trop fortement liés ensemble, comme l'Esprit dulcifié de Salpêtre, de Sel, de Vitriol, de Soufre, d'Alun, de Verd-de-gris: D'autres enfin ne dissolvent que par leur poids, leur mouvement, leur figure: Tel est le Mercure. Comme je n'ai entrepris ce petit essai, que pour développer

plus parfaitement les opérations du Mercure dans la grosse Verole, & que je n'ai remué toutes les matieres de Chimie, que pour trouver un remede & plus doux, & plus sûr que le Mercure même; l'on me permettra d'expliquer ici plus au long, & la nature de ce cruel mal, funeste effet, & en même tems juste punition de la débauche; & la maniere d'operer du Mercure.

Il ne faut qu'une mediocre attention sur les effets de la Verole, pour reconnoître tout d'un coup que le sang, & les humeurs s'épaississent peu à peu, & jusqu'à un certain point, qu'elles se dissolvent ensuite dans une ferofité acre,
de

de nature caustique, & qui ronge les chairs & les os mêmes. Nous ne pouvions faire bien entendre nos idées sur cette matiere, sans une connoissance exacte des principes generaux que nous venons d'établir, tant à l'égard de la nature des maladies aiguës ou chroniques, qu'à l'égard de la maniere d'operer des remedes Vegetaux, Mineraux & Métalliques. Il n'est pas besoin de faire remarquer que la grosse Verole est du genre des maladies chroniques. Ses commencemens ne semblent avoir gueres de rapport avec les cruels & funestes effets qui paroissent par la suite. En effet, que se communique-t-il

dans l'union des deux sexes ? Peut-être pas la centième partie d'un grain de matière : Ce mal est semblable au venin de la Vipere. Que peut-on imaginer que la dent fine & déliée de cet animal, puisse communiquer par le petit trou qu'elle fait ? Que communique le gland d'un galeux à un homme sain ? Cependant ces foibles principes en apparence, causent dans la suite des désordres affreux , & souvent la mort. Au reste je ne prétends pas donner ici un traité complet de la grosse Verole ; ni copier les Auteurs qui en ont écrit. J'ai des idées toutes différentes des leurs : Ils se copient : les uns les autres ; ils posent :

tous la même erreur pour principe, que le Mercure est l'unique secours, que l'on puisse apporter à ce mal. L'univers entier s'est reposé sur la bonne foi de Jean Carpi Italien, Medecin à Boulogne la Grasse, lequel instruit par les Ecrits de quelque Arabe, que le Mercure étoit bon aux vieux ulceres, il en éteignit dans de la graisse, comme on le pratique aujourd'hui. Il en appliqua sur un vieux ulcere, rebelle pour tout autre remede, parce que le sujet avoit la Verole, mal alors assez connu, comme nous le voyons dans l'un des Colloques d'Erasme; mais jugé incurable: La salivation suivit l'application du

Mercuré, laquelle surprit extrêmement le Medecin, parce qu'il ne s'attendoit pas à un pareil effet; & s'il eut sù que le purgatif l'emporte, nous n'aurions peut-être jamais eu connoissance de ce remede: Cependant il reprit courage, parce que l'ulcere se guerissoit à mesure que la salivation avançoit. Bien instruit par cet heureux hazard, il gagna des biens immenses, & comme doit faire tout honnête homme, il communiqua à sa mort ce remede au Public, qui s'est reposé tranquillement là-dessus, sans presque faire aucun effort, ou pour corriger les grands inconveniens qui accompagnent, & qui suivent.

le Mercure, ou pour chercher dans d'autres matieres, des remedes plus efficaces que celui-là; & pour le dire, en un mot, moins cruels.

Les premiers progrès de la Verole sont: Une difficulté de se mouvoir, une pesanteur de tout le corps, une paresse, une averfion pour les exercices violens, une envie de dormir invincible, une mélancolie, & un fonds de tristesse, que l'on porte par tout avec foy: Voilà les premières preuves de l'épaiffement des liqueurs par le levain venerien, que nous avons lieu de juger être acide. Nous ne connoiffons point d'autres principes de coagulation. Les progrès

qui suivent ces premiers, sont, des douleurs errantes par tous les membres, lesquelles se fixent quelquefois dans la tête, où l'on sent des élancemens extraordinaires; quelquefois dans l'estomac; enforte que l'on vomit incessamment: D'autre fois dans la poitrine, ce qui fait croire au malade qu'il devient pulmonique, il touffe sans cracher, ou très peu: Il sent des douleurs au dos en respirant, & une barre qui lui resserre la poitrine: Quelquefois ces douleurs se font sentir dans les chairs seulement, & le malade croit n'avoir qu'un rhumatisme; mais ce prétendu rhumatisme se dissipe, ou s'adoucit beaucoup

par la transpiration pendant les chaleurs de l'Eté, & il augmente pendant les froids de l'Automne & de l'Hyver: En un mot, ce terrible mal est un Prothée, qui prend les formes de presque toutes les maladies: Il faut avoir une grande expérience dans ce genre, & un grand discernement pour ne s'y pas tromper; il faut prendre garde que la variété de ces symptômes ne fasse pas illusion: C'est pour cela qu'il arrive si souvent que l'on condamne l'innocent à la Verole, & que l'on absout le coupable.

Le troisiéme degré de la Verole: Ce sont des dartres vives & farineuses, douloureuses &

demangeantes ; des pustules ou galles au visage , à la tête , & generalement sur toute l'habitude du corps ; des ulceres dans la gorge , le dedans de la bouche calleux , & enfin des symptômes effroyables : Les chancres qui avoient paru d'abord donner naissance à ce monstre , & qui avoient disparu en peu de tems par l'impatience du malade , & souvent par le peu d'habileté de celui qui les traitoit ; reparoissoient de nouveau , & ne peuvent plus être enlevés , que par un remede actif , très fondant & très penetrant ; des Condilomes paroissent au fondement : C'est alors que le malade commence à se persuader qu'il

qu'il a la Verole : Enfin le dernier degre de cette maladie, sont des douleurs profondes, pour ainsi dire, jusques dans la moëlle des os : Des insomnies si opiniâtres que l'Opium même ne peut les vaincre : Des Caries des os, des Exostoses, des Ulceres calleux, aux bras, aux cuisses, aux jambes, qui ne cedent à aucun remede interne ou externe : Une maigreur & un decharnement, joints à une extrême foiblesse, qui ôte presque toute esperance au Medecin de pourvoir faire passer le malade par le remede : Et remarquez que souvent elle degenerate en une Phtisie venerienne. Nous en avons vû plusieurs exemples,

que nous citerons en son lieu..
Il faut avoüer de bonne foi
que ce dernier degre est pres-
qu'incurable.

Là-dessus la raison s'accor-
de avec l'experience : Dans le
premier état, le sang étoit à la
verité coagulé, épaisi par le
levain verolique, rendu plus
liquide par l'action du Mercu-
re : Il peut se degager du ve-
nin venerien par la Salivation ;
& comme les principes du
sang ne sont pas détruits dans
ces états, la santé se rétablit ;
mais si l'on donne le tems au
venin de ronger par ses Sels
acres, les Soufres ou les fila-
mens du sang ; alors toute la
masse qui étoit entierement
visqueuse, & trop épaisie
dans le premier état, commen-

ce à se fondre, parce que le Soufre qui fait le lien des autres principes est brisé & détruit. Cette masse se refout en une serosité pleine de Sels acres & si caustiques, qu'il rongent les chairs & les os : Il se fait de nouvelles coagulations, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, parce que ces Soufres brisés se réunissent, & composent de nouvelles masses, qui forment dans les os, des nœuds & des exostoses, quand ces masses se concentrent dans leur substance; alors elles s'enflent, & le volume de l'os grossit excessivement au - de là de son Diametre naturel, les fibres des chairs, éprouvent en leur

maniere le même fort, abreuvées de cette serosité pleine de Sels qui forment une espece d'Eau forte : Elles sont rongées, & leur tiffure est détruite : Il paroît d'horribles Ulceres, qui font tomber & perir souvent les parties qu'ils occupent. Voilà les funestess fruits d'un mal, auquel less hommes s'exposent souvent bien volontairement.

Mais pour donner une idée exacte des opérations du Mercure. Examinons de bonne foy & sans prévention, ce que c'est que ce Mineral, & nous reconnoîtrons aisément qu'il ne contient aucune vertu spécifique pour la guerison de la Verole, à l'exclusion de tout

autre, son action est toute mécanique; & pour le bien comprendre, il ne faut pas le considérer, comme ayant quelque rapport par ses principes avec tout autre mineral ou métal: Il est seul de son espece, & on doit s'étonner que les partisans de l'Acide & de l'Alkali, prétendent qu'il soit d'une nature Alkaline, parce que les Acides le figent. Les rouës d'une Montre ne seroient-elles point Alkalines, & les grains de poussiere qui arrêtent leur mouvement ne seroient-ils point Acides? Le Mercure est un vrai métal liquide inalterable, il peut bien recevoir quelque déguisement par le feu, & par les Sels

les plus actifs de la nature ; mais ce feu & ces Sels ne touchent point à sa substance ; ils n'en peuvent détruire la tiffure , parce que les principes qui le composent , éludent toute leur activité. Combien de têtes creuses qui ont épuisé leur bourse & consumé leur vie , pour donner de la fixité à ce Prothée.

Nous concevons le Mercure , comme un amas de globules parfaitement ronds , fans aucuns liens qui les unissent les uns aux autres , d'une extrême petitesse , & tels que chacun d'eux a si peu de gravité , en particulier que l'air ou l'eau les peut soutenir. L'expérience nous montre que cela est

ainfi, pui que l'eau où le Mercure a bouilli, en acquiert la vertu, jusques à donner la Salivation, quand on s'en frotte la tête: C'est un fait, dont on est témoin oculaire. Le bon sens & la bonne Phisique, veulent que quoique le Mercure qui a bouilli dans l'eau ne paroisse point avoir diminué de poids; il en soit cependant sorti des Globules qui nagent dans l'eau. *Tangere enim & tangi nisi corpus res nulla potest.* Ajoûtez à toutes ces qualités des Globules du Mercure, que leur surface est ronde, extrêmement flexible, lisse & polie; avec ces conditions, il est très aisé d'expliquer tous les Phœnomenes que produit ce

Mineral. La figure parfaitement ronde & polie de ces Particules, est la raison évidente de son extrême mobilité. Il n'y a point de plan d'une surface si parfaitement égale, qu'il n'y ait de petites éminences qui font perdre l'équilibre à ces petits corps d'une parfaite rondeur; & c'est la raison pour laquelle ils font entr'eux dans un perpetuel mouvement. Ils se divisent, & se réunissent avec une plus grande facilité, parce qu'ils ne sont attachés par aucun lien, les uns aux autres: L'eau qui les soutient, comme nous venons de le dire, une mediocre chaleur qui les fait disparoître en un moment, leur facilité à s'in-

finuer dans les corps les plus durs, prouvent clairement leur extrême petiteffe; mais, dira-t-on, comment accorder cette volatilité avec cette pesanteur, au moins égale à celle du plomb? Il n'y a qu'à suivre nos idées, & nous en trouverons la raison. Tous les Physiciens conviennent unanimement, que les corps dont les parties sont très compactes ou très serrées entr'elles, sont plus pesans par proportion aux autres corps, dont les parties qui les composent, conservent entr'elles plus d'espace, où il n'y a que de l'air renfermé. Une livre de coton ne tiendroit pas plus de volume qu'une de plomb, si les parti-

cules étoient auffi rapprochées les unes des autres, que celles du plomb. Les Globules du Mercure ronds, petits d'une surface polie, d'une nature métallique fe touchent les uns & les autres, auffi exactement qu'il est possible; ne laissent entr'eux que des espaces d'une petitesse extrême; & voilà la raison de la pefanteur des Globules du Mercure, quand ils font réunis entr'eux.

Comment comprendre, dira-t-on, encore, que de petits corps de la figure, & de la nature, dont nous fupposons ceux ci, fe puiffent tellement figer qu'ils parroiffent fixes, & prennent la dureté de métal, que les Alchymiftes leur don-

ment ; de forte que les Alchymistes même y font tous trompés ; pouffant leur esperance , jusqu'à prétendre pouvoir rendre cette dureté permanente & durable ? Que l'on fasse reflexion , qu'il est presque impossible de dépouiller ces petits corps , d'un Soufre qui leur est étranger , & qu'ils contractent quand ils sont sous la forme du Cinabre , qui n'est que le Soufre commun amalgamé avec le Mercure : Que l'on observe que les Sels de Salpêtre , de Tartre , &c. font tous plus ou moins chargés des parties sulfureuses , comme nous l'avons marqué ci-devant , & la difficulté s'évanouïra. Ces Soufres de part

& d'autre se mêlent facilement entr'eux, étant tous d'une même nature. Ils embarrassent les Globules du Mercure, les retiennent divisés, & comme enchassés dans les espaces qui se rencontrent entre les parties de figure irreguliere, dont ces Soufres sont composés; & comme ce lien n'est que superficiel, ne touchant en aucune maniere à la substance interne de ces Globules, il est très facilement brisé par un leger mouvement, une mediocre chaleur, & le Mercure reparoît sous sa forme naturelle, sans la moindre alteration.

Toutes ces Idées supposées, examinons serieusement ce

que c'est que le sang humain, sur lequel le Mercure agit. C'est un nouvel être, une nouvelle liqueur extraite des alimens. Ce nouveau composé n'est donc qu'un assemblage des Sels des alimens, du Sel Marin qui sert d'affaisonnement aux viandes que l'on distingue fort bien dans l'analyse du sang, du Sel des alimens, du Soufre, de l'Eau & de la Terre: l'on a reconnu que sur douze onces de sang, il y en a onze d'eau pure; dans laquelle nagent les Sels, les Soufres, sous la forme de filamens. Les Globules qui occasionnent la sensation de couleur rouge, plus ou moins vive, selon que ces Globules sont plus écartés

ou plus rapprochés ; & enfin la terre qui sert avec les autres principes à entretenir une juste harmonie entr'eux tous, & à maintenir dans une température convenable à l'œconomie animale, ces faveurs dont parle Hyppocrate. Il nous semble que cette simple idée du sang suffit pour entendre le mécanisme qui s'observe dans l'opération du Mercure. Il excite la salivation, soit qu'on l'employe en friction, soit qu'on l'avale : par l'une & par l'autre voye, il s'infuse dans la masse du sang ; sa mobilité naturelle s'augmente par le mouvement circulaire de cette masse, ou par le mouvement interne, ou de ferment-

tation des parties qui la composent. C'est une loi de Méchanique, que les corps graves agissent non seulement à raison de leur masse, mais aussi à raison de leur vitesse. Un boulet de Canon de 24 livres, poussé avec toute l'impetuosité que la Poudre lui communique, équivaut à un poids de plusieurs millions de livres; ses effets le prouvent assez. Les Globules du Mercure roulent dans le sang, font effort, & par leur gravité, & par le mouvement qu'ils reçoivent des parties du sang même. Ils ne peuvent leur être assimilés à force de les heurter. Ils les brisent enfin, & réduisent les filamens en particules grossières

qui nagent dans la serofité, aussi-bien que lesfels ; ceux-ci dégagés en partie de ces filamens, se dissolvent dans la serofité : c'est une regle, qu'ils ne peuvent agir s'ils ne sont dissouts ; aussi agissent-ils si puissamment, qu'ils déchirent la bouche, ulcerent la gorge, & souvent tuent le malade par suffocation ; car ce n'est pas le venin verolique, comme plusieurs le disent sans le croire, & comme plusieurs le croient de bonne foi sans le persuader ; qui en tant que verolique produit cet effet, puisqu'il arriveroit dans des personnes saines & exemptes du mal venerien : mais pourquoi le Mercure donne-t-il plus précifement

cifément la salivation, qu'il ne procure toute autre évacuation? La question est aisée à résoudre: c'est que les filamens du sang grossierement brisés par le Mercure, se présentent bien à tous les vaisseaux excréteurs du corps indifferemment, mais les diametres de ces vaisseaux, comme de ceux de l'urine, de la sueur, de l'insensible transpiration, ou sont trop étroits pour recevoir une matiere trop grossiere, ou ne sont pas d'une configuration qui se puisse ajuster aux figures des particules de cette matiere. Les seuls vaisseaux salivaires ont des diametres assez larges, tels qu'il faut pour la rece-

voir, parce qu'ils sont en effet des plus larges des vaisseaux excréteurs du corps : c'est pourquoi dans la petite Verole, dans les fièvres malignes, dans le Scorbut, ils donnent quelquefois passage à une salive d'une extrême épaisseur qui sort naturellement sans l'aide du Mercure. Voilà comme le Mercure dissout le sang, & voici comment il guérit la Verole. C'est en épuisant toute la masse du sang verolé, suivant les Observations de plusieurs illustres Modernes :: cette masse dans un homme d'une taille ordinaire est d'environ vingt-cinq livres; ceux qui salivent rendent pendant certain nombre de jours sept,

huit à neuf livres de salive, qui est la substance même du sang : quelquefois il se forme peu à peu une nouvelle masse qui acheve enfin de se décharger du venin verolique ; mais cela arrive rarement. Les pustules reparoissent quelques mois après avec tous les autres accidens , que cependant on guérit facilement par de fréquens purgatifs , & les Tisannes sudorifiques , qui ne conviennent pour les Maladies Veneriennes, selon nous, qu'en pareil cas : quelquefois aussi après avoir disparu , elles reviennent avec des signes évidens que le principe du mal n'est pas détruit ; voilà le premier inconvenient du

Mercure : c'est qu'il n'est pas un remede absolument infail-
lible. Le second inconve-
nient, c'est qu'on ne peut fa-
cilement mesurer dans les fri-
ctions la juste dose qui con-
vient à chaque sujet; & cette
erreur a souvent des suites fu-
nefte. Le troisiéme inconvé-
nient, c'est que la salivation la
plus douce doit toujours passer
pour un remede très cruel, &
que constamment elle ne pos-
sede pas les trois caracteres
qui doivent se trouver dans
un bon remede, lequel, au-
sens d'Hyppocrate, doit gué-
rir promptement, sûrement
& agreablement. Le quatrié-
me inconvenient du Mercure
sont les impressions fâcheuses

qu'il laisse quelquefois sur les membres après son operation. Ayant fait mes Reflexions sur le malheur des Malades, qui pour guerir d'un grand mal à la verité, s'exposent à tant de douleurs, & à des suites si funestes, sans avoir une esperance forte & non douteuse, d'une guérison sans récidive, & qu'il ne souffre que des médiocres douleurs, sans même pouvoir raisonnablement s'exempter des craintes de la mort dans l'opération du remede: je me suis appliqué à chercher un remede qui ne fût pas sujet à tant d'accidens; j'ai compris que la voye de la salivation, qui est si violente, n'est point une voye que la Nature ait

établie pour se dégager des impuretés qui l'accablent ; il m'a semble bien plus raisonnable de détruire les mauvais levains, en les chassant par les voyes naturelles, qui seules suffissent pour précipiter les levains vitiés des autres Maladies, aussi dangereuses, & accompagnées de symptômes aussi horribles que ceux de la Verole. Prévenu de cet Idée qui suit l'ordre de la Nature, j'ai crû qu'un remede très fondant, très actif & très pénétrant, qui pousse doucement par les selles, par les sueurs & par les urines, pourroit à juste titre tenir la place du Mercure. Je me flate de l'avoir enfin trouvé. L'on ne

peut sans vouloir fermer les yeux à la lumiere, & sans démentir les premiers Medecins du Royaume qui en ont été témoins, refuser à ce remede d'enlever en peu de jours les plus affreux symptômes de la Verole. Les plus intelligens dans l'Art, incredules & pleins de leur ancien préjugé, combattans de toutes leurs forces, & mon remede qu'ils ne connoissoient pas, & ma Méthode, ont été contraints de se rendre au témoignage de leurs propres yeux, m'ont honoré de leur estime, & ont révoqué les jugemens précipités qu'ils avoient formés contre moi. Ils ne m'ont accordé cette estime qu'ils me refu-

soient , qu'après une pleine connoissance de cause : ils ont long tems attendu pour voir si des effets si prompts d'un remede nouveau se soutiendroient, si ce n'étoit pas de ces cures palliatives qui trompoient les Malades par une courte joye : des mois & des années se sont écoulés ; la santé & l'embonpoint de ces Malades desespérés, sont revenus meilleurs que jamais. Ce que je puis dire, c'est que tous ceux qui m'ont honoré de leur confiance, ont lieu d'être contents de moi : je peux répondre que mon remede est , à tout égard, préférable à la salivation , & qu'il fait disparoître les plus affreux symptômes bien plus promptement

promptement ; & cela , en
poussant par les voyes natu-
relles , qui sont les selles , les
sueurs & les urines , comme
nous l'avons dit : par conse-
quent il ne cause point de
douleurs intolérables , puis-
qu'il agit insensiblement , sans
déranger même le Malade de
ses occupations ordinaires : il
ne déchire point la bouche , il
n'ulcere point le gosier , ni les
vaisseaux salivaires , jusqu'à
faire cracher le sang tout pur,
& à le faire rendre par les sel-
les pendant sept à huit jours ,
comme on l'a vû arriver : il
n'arrache pas les dents de la
bouche , il ne fait point tom-
ber le nez , il n'estropie pas les
pauvres Patiens ; il ne con-

traint pas de faire son Testament: enfin il ne tue personne. Si ces avantages ne donnent pas du crédit à mon Remede, j'estime les Medecins bien malheureux de consumer leur fanté à chercher des moyens de rétablir celle du Genre humain, s'il faut que ceux pour qui ils se donnent tant de soins, rebutent tout ce que l'on peut trouver de plus utile pour conserver leur vie, jusqu'au moment de l'exécution du Decret immuable qui condamne toute chair à la mort. Je suis né sincere & de bonne foi; je ne prétens pas que mon Remede soit l'*Ens Veneris* de Paracelse, ni la Pierre de Butler, ni l'Alkaest

de Vanhelfmont : je dis simplement qu'il est tres-actif, fondant, & des plus pénétrans ; par consequent en état de briser la tiffure du sang, de lever les obstructions des visceres, & de pousser au-dehors toutes les matieres hétérogènes, & par consequent de purifier la masse du sang. Ai-je pû sans être fondé sur des experiences certaines, avancer ici que mon Remede guérira des degrés de Verole que le Mercure ne peut guérir ? Jean Carpi inventeur de l'usage du Mercure, communiqua en mourant sa découverte au Public ; j'espere dans quelque tems, sans attendre ce dernier moment, communiquer aussi

la mienne. Je ne l'ai révélée à personne qu'à l'illustre M. de Chirac, qui a été témoin de plusieurs cures, comme nous le verrons plus au long.

L'importance de la matière m'a engagé à m'étendre un peu sur le Mercure : il suffit seul pour faire voir la grande différence qu'il y a entre les vertus des Métaux & des Minéraux, & les vertus des Végétaux dans les Maladies chroniques. Ceux-là sont toujours préférables en deux points principaux : ils dissolvent le liquide trop épais, & ils enlèvent le principe de la Maladie, soit en le précipitant par les selles ou par les urines, soit en le poussant par les

sueurs, ou par l'insensible transpiration. Les Dissolvans Vegetaux, comme la Gomme Ammoniaque, comunément ne purgent rien. Ceux qui purgent ou qui poussent par transpiration, comme tous les Diaphoretiques, sont alterés dans l'estomac par les levains de la digestion, qui les dépouillent de leur vertu purgative; enfin ceux qui dissolvent & qui purgent en même tems, comme la Coloquinte, la Scamonée, la Gomme gutte, l'Euphorbe, l'Elaterium, &c. n'exercent leurs opérations qu'en tourmentant horriblement les Malades. La maniere d'agir des Mineraux, par exemple, de l'Antimoine, est bien dif-

ferente ; les pointes embarassées dans les Sels sulfureux du Tartre ou du Salpêtre , qui se fondent promptement dans l'estomac , irritent les membranes , ou pour parler plus juste , mettent en convulsion les muscles du ventre ; car selon la découverte de l'illustre *M. de Chirac* , dans le vomissement , l'estomac est en repos & tout passif ; les seuls muscles de l'estomac agissent & pressent avec une grande violence l'estomac & les entrailles. Ce grand Medecin en fit l'épreuve sur un chien qui avoit avalé du sublimé corrosif : il lui perça le ventre , il prit avec la main l'estomac du chien , qui n'avoit aucune action

dans les efforts que l'animal faisoit pour vomir ; mais il étoit pressé d'une force extraordinaire, aussi bien que la main qui le tenoit, par les muscles du ventre. Le grand Anatomiste M. du Verney, après en avoir fait épreuve, est convenu de la verité de cette découverte. Quand les pointes de l'Antimoine ne se peuvent dégager du Tartre ou du Salpêtre dans l'estomac, soit par quelques dispositions particulieres de ce viscere, soit parce que les pointes sont trop fixées par les Sels, elles passent jusque dans les entrailles, où elles se dévelopent par la bile, par le suc Pancréatique, par le chyle deve-

nu plus subtil & plus pénétrant, par la précipitation qui s'y fait des matieres grossieres: Alors ces pointes picotent la membrane interne des entrailles, leur mouvement vermiculaire augmente, & force ces matieres grossieres de sortir. Quand ces pointes sont bien fixées par une grande quantité de Tartre ou de Salpêtre, comme dans l'Antimoine Diaphorétique, elles montent en cet état avec le chyle dans le sang, & se mêlent à toutes les humeurs qui les dissolvent ou les dégagent, & les jettent sur toutes les membranes dont les vaisseaux sont composés; elles excitent en elles de legeres irritations,

foit parce que les Sels qui moderent leur activité, ne sont pas entierement séparés d'elles, ni totalement fondus; soit parce que ces pointes sont en petite quantité, ou très émoussées par la violente action du feu: c'est ce qui arrive dans le *Lilium* de Paracelse. Le mouvement tonique des membranes ainsi augmenté, elles poussent par leur vertu de ressort, le sang avec plus de force, le poulx devient plus vigoureux, toutes les fonctions se raniment. Les nerfs inserés dans les glandes, ou rampans autour d'elles, font de plus fortes contractions, pressent les glandes à proportion, qu'ils déposent dans les

vaisseaux secreteurs & excreteurs la liqueur qu'elles ont filtrée, & l'y déposent avec la même vitesse avec laquelle les arteres qui aboutissent à ces glandes leur apportent le sang. La secretion des urines, des sueurs, de la matiere de l'insensible transpiration, augmente considerablement, & le sang se dégage de ses impuretés: d'une autre part les Soufres de l'Antimoine dissolvent les liquides, émoussent leurs acides, ou les envelopent de sorte qu'ils ne peuvent plus nuire en passant par les voyes de l'insensible transpiration ou des urines: l'experience confirme ici la raison. Horstius a remarqué que les Ma-

Lib. 7.

Obs.

27.

ladies qui viennent par les exhalaisons des Metaux & des Mineraux, ne se peuvent guérir que par des remedes Métalliques & Mineraux. L'asthme produit par des fumées métalliques, singulierement par celles qui exhalent du Mercure, ne cede à aucun des remedes ordinaires; il faut y employer les Mineraux & les Metalliques, comme le Mercure doux, le Turbith mineral, le Cinabre d'Antimoine, le Bézoard solaire, joints aux purgatifs. Enfin les Eaux Minerales, qui font quelquefois la dernière & l'unique esperance dans certaines Maladies chroniques, font notre dernière ref-

source, mais décisive, que les Metaux & les Mineraux fournissent les plus grands remèdes dans les Maladies les plus desesperées. Les unes sont ferrugineuses & vitrioliques, leur Soufre volatil s'insinue avec rapidité dans les liqueurs, les dissout, enleve les obstructions & tous les obstacles que forment les viscosités: leur saveur austere fortifie les solides en resserrant leurs fibres, excitant leur force élastique, qu'un embarras formé par un liquide trop épais, rendoit languissante; elle resserre encore les fibres du sang, & précipite tout ce qui peut en alterer la tiffure. Les autres ont un Sel lixiviel mêlé d'une por-

tion de Soufre : d'autres ont un Sel nitreux aulli joint avec du Soufre, d'où il se forme un esprit urineux, ou un Alkali volatil ; d'autres sont purement vitrioliques avec un peu de terre : D'autres sont alumineuses, & leurs Sels se forment en cristaux, semblables à ceux de l'Alun : D'autres sont très chaudes, pleines d'un Soufre extrêmement subtil, parce qu'elles refroidissent très promptement : Ce Soufre est plein d'un Sel des plus volatils. Les experiences de tous les siècles nous apprennent, que toutes les Eaux Métalliques & Minerales, sont ordinairement la dernière ressource des grandes maladies. Il est

tems de finir cette Dissertation , en prevenant quelques Objections que l'on pourroit me faire.

L'on dira que les remedes tirés des Métaux & des Mineraux , sont acres , caustiques , & de veritables poisons ; mais quelques Vegetaux n'ont - ils pas le même défaut ? Le Fer , le Plomb , l'Etain , &c. sont - ils nuisibles ? Le prejuge que l'Antimoine & le Mercure , sont des poisons a duré jusques vers le milieu du dernier siecle. Van-Helmont lui-même n'en étoit pas exempt. *Antimonium* , dit il , *quamdiu vomitum* , *aut sedes movet* , & *Mercurius revivificari potest* , *venena sunt* , *nec viri boni remedia*.

Le Parlement de Paris condamna l'Antimoine, comme un poison. L'expérience que Louis XIV. en fit sur sa Personne, commenç'a à détromper le Public: Il guerit contre toute apparence: l'Emetique fût mis en usage dans le Public. Il ne réussit pas sur le Cardinal Mazarin: Il retomba dans le mépris pour un tems: Il a peu à peu surmonté l'horreur que l'on en avoit, & s'est depuis maintenu dans la réputation du meilleur de tous les remedes, particulièrement pour les maladies aiguës, & entre les mains d'un habile Medecin qui le connoisse. Que le Chymiste soit adroit & bien entendu à le preparer, & à pré-

parer tous les autres, que le Medecin soit prudent, attentif à se saisir de l'occasion d'appliquer ces prétendus poisons; ils se changeront en remedes excellens, tels que l'industrie humaine n'a pû jusqu'ici en trouver de meilleurs. Les Medecins praticiens m'entendent, & pourroient rendre ici témoignage à la verité. Si le Mercure est de lui même un poison, pourquoi tout crud, & sans préparation, tel qu'on l'employe dans les frictions, détruit-il le venin de la Verole, bien plus efficacement que quand il est préparé, c'est-à-dire, mêlé avec des Sels? Pourquoi peut-on mettre dans une tisanne jusqu'à une demie li-
ver

vre d'Antimoine crud , sans en craindre aucun accident ? Peut-on trouver un poison plus horrible que le sublimé corrosif ? Les travaux des Chymistes l'ont adouci au point qu'il devient , un des moins violens , & des plus utiles de tous les remedes. La *Rectification* ne dépouille-t elle pas de leur acreté caustique , & corrosive les esprits de Salpêtre , de Sel , de Vitriol ? Le Cinabre naturel dépose son Arsenic par les *Sublimations* , par les *Cocctions* , par les *Lotions*. Combien de grandes maladies & desesperées , tous ces remedes adoucis n'ont ils pas gueries ? Le Vertige , l'Epilepsie , la Pleuresie , les suffoca-

tions hystériques ou hypochondriacques, la Colique, la Goutte errante, le Rumatisme, la grosse Verole, les Gallies opiniâtres, les Dartres, la petite Verole? Les Medecins qui ont horreur de ces remèdes, ou sont très ignorans, ou très paresseux; car leur connoissance demande du travail. Si ces remèdes ne réussissent pas toujours, (quel est le remède qui soit infallible?) qu'on examine de près, & on trouvera qu'ils ont été mal préparés, ou appliqués à contre-tems. Alors c'est la faute de l'Artiste ou du Medecin, & non du remède. Si avant que de le donner, on examinoit avec soin toutes les cir-

constances de l'âge, du sexe, des forces, des climats, des alimens, de l'habitude du corps, du caractère de la maladie & de ses differens états; le remede réussiroit, & ne serviroit pas de prétexte pour couvrir une faute de jugement, ou d'habileté de la part du Medecin ou de l'Artiste.

Les Hollandois, les Allemans, & tous les habitans du Nord, regardent comme des remedes precieux, certaines teintures des Métaux; tel qu'est le *Lilium* de Paracelse, & même l'Eau de Chaux que l'on fait prendre interieurement en Hollande avec du lait dans la Phtisie, & dont les malades se trouvent bien;

mais en France où l'air est plus vif, & où les corps sont plus tendres, ces remedes ne réussissent pas à cause de leur trop grande acreté. Ceux & celles que les Eaux de Bourbon & de Vichy n'ont pû soulager, ont trouvé leur guerison dans celles de Forge. Les Métaux & les Mineraux, fournissent de toute sorte de remedes; c'est au Medecin à les appliquer selon le besoin. Mais, dira t-on encore, il faut que le Dissolvant soit homogene ou de même nature, que ce qu'on veut dissoudre. L'eau est le Dissolvant des Sels, les Vegetaux sont plus aqueux que les Métaux & les Mineraux, ils seront donc plus propres à re-

foudre les coagulations que ces deux derniers, parce que ces coagulations viennent de Sels trop fixes; mais il n'est pas toujours veritable qu'elles tirent leur origine des Sels. La gelée d'un bouillon demeure liquide, tant que le bouillon est chaud, elle s'épaissit quand il refroidit, ses Particules cessant d'être agitées par les molécules du feu.

Les parties des liquides sulfureux, resineux, gommeux, huileux, gras, tirés des Vegetaux & des Animaux, qui nous servent d'alimens, se figent entr'elles, quand le mouvement ou la chaleur qui les agitoit, ont cessé. Or il seroit ridicule de prétendre dissoudre

des sulfureux, résineux, &c. par un Dissolvant aqueux. Il n'y a de tous les Sels qu'un Sel Acide, fixe, vitriolique, qui puisse former des coagulations: Ce Sel est le principe du mal hypocondriaque, de la jaunisse, & autres pareilles maladies. Il se faut bien donner de garde de fondre ce Sel, il produiroit de grands desordres, quand il s'infuseroit dans les liqueurs. Il faut l'adoucir, l'absorber dans les Métalliques, tel qu'est le Fer; ensuite l'entraîner par des purgatifs. Je conviens que nos remèdes Chymiques, ont souvent besoin de Vehicules aqueux, qui leur facilitent l'accès dans les liquides coa-

gulés : Le mouvement rapide des particules de ces remedes mêlés avec les liquides divise, écarte leurs parties tenaces & visqueuses, & leur communique une partie de leur activité. Au reste nous ne prétendons pas bannir de la Medecine tous les remedes, qui ne sont ni Mineraux ni Métalliques, il y a des occasions où les Vegetaux sont à preferer : Nous prétendons seulement que les Métalliques & Mineraux, sont les seuls remedes qui puissent enlever les maladies longues opiniâtres & rebelles.

L'on m'objectera peut-être encore qu'en plusieurs occasions, on a besoin de remedes rafraîchissans & humectans.

Nous en convenons ; mais nous remarquons que les habiles Chymistes savent tirer des liqueurs Acides, des Mine-raux & des Métaux calcinés, exposés pendant quelque tems à l'air, & distillés par un feu modéré : Ces liqueurs humectent & rafraîchissent ; l'on en tire par cette voye du Fer, du Cuivre, de l'Etain, de l'Antimoine, du Vitriol, &c. Celle que l'on tire du Vitriol est presqu'insipide, & a une grande vertu dans la vomique, dans les inflammations des reins, de la vessie & des autres parties ; dans les abcès de la Matrice, du Foye & de la Rate.

Mais après tout quelles sont les maladies que l'on ne puisse guerir

sans le secours des Humectans?
Et quelle est la secheresse que
des Alimens humectans, l'Eau,
l'Orge, les Amandes douces,
la Laitüe, le Pourpier, les Pru-
neaux, les Raisins de Corinthe,
ne puissent adoucir? Si ces re-
medes ne le peuvent pas, les
Humectans des autres especes
de Vegetaux ne le feront pas.
Au reste ce ne sont pas les
seuls Humectans qui rétablif-
sent des entrailles trop séches.
Des membranes séches ac-
quierent de nouvelles forces
par un remede métallique
convenable, qui augmente
leur mouvement, resserre
doucement leurs fibres, qui
embrassent plus étroitement
les alimens, lesquels humec-

tent insensiblement ces fibres.

Si l'on nous faisoit une nouvelle difficulté, que la substance du corps est molle & humide, & les liquides d'une douceur de lait; les Métaux & les Minéraux au contraire sont corrosifs, capables d'exciter dans le corps humain de grands troubles: nous répondrions que notre dessein n'est pas ici d'interdire absolument l'usage des Plantes, mais que nous prétendons seulement que l'usage des Minéraux & des Métalliques est bien plus efficace, parce qu'ils excitent plus puissamment les fibres trop relâchées des membranes, dont ils réta-

blissent les mouvemens toniques, & c'est ce qu'on ne doit gueres attendre des autres remedes. Paracelse nous a appris que les Ulceres malins & vieux, qu'aucun remede Vegetal n'a pu guerir, ont facilement cedé aux Mineraux. Quel remede plus certain que le Fer, peut-on employer dans l'affection Hypochondriaque, dans la mélancolie inveterée & rebelle, dans les maux de Rate, dans les vieilles Jaunisses? Les Vertiges opiniâtres, l'Epilepsie, les maux de tête continuels, rendent inutiles tous les remedes tirés des herbes, ils ne resistent pas à ceux que l'on tire du Cinabre. L'usage des remedes Antimonialaux bien pre-

parés, détruit les Abscesses internes & profonds, & les Fistules Occultes; les Vegetaux n'y font rien. Si l'on y fait de serieuses attentions, l'on peut attendre de grands secours des Métaux & des Mineraux bien préparés; sans en craindre aucun danger: L'art sçait leur enlever leur vertu corrosive, & les rendre innocens.

L'on peut pousser ses doutes, jusqu'à dire que puisque le feu le plus violent a bien de la peine à fondre les Métaux, & quelques Mineraux; à plus forte raison la chaleur modérée de l'estomach & des entrailles, ne les pourroient dissoudre. Que l'on fasse reflexion qu'il y a des matieres qui

se resserrent, & se durcissent à un feu violent, & se dissolvent à un feu moderé. Des Sels de différentes especes exposés à un grand feu, s'acrochent, & se réunissent fortement les uns avec les autres; & soutiennent les efforts impetueux du feu. Mêlez seulement parmi ces Sels le quadruple de cendres, ou de quelqu'autre corps un peu dur, ils se dissoudront à un feu lent, & assez foible. La même chose arrive aux Métaux. Les Sels, le Fer, le Cuivre, le Mercure, l'Antimoine, par une legere coction, deposent très promptement leur teinture dans de l'eau simple. Pourquoi n'arriveroit-il pas la même chose dans le corps

humain , & même encore plus promptement , parce qu'on n'avale ces remedes qu'après les avoir fort ouverts par les travaux Chymiques ? Nous convenons sans peine qu'il y a dans les Métaux , une vertu toute de feu ; & c'est pourquoy ils sont si propres à devenir d'excellens Dissolvans : Ils ne peuvent changer de nature dans nos corps , & c'est un malheur quand un remede y en change : Ce changement ne doit arriver qu'aux alimens. De - là , il resulte une derniere objection , qu'il n'est donc pas sûr d'user de Dissolvans si puissans , quand on craint une colliquation trop grande , ou de la part de ces

Dissolvans, ou de la part de la nature de la maladie. Sans nous amuser davantage à répondre à ces subtilités; nous disons qu'il est bien vrai que ces fortes de Colliquations arrivent dans les Hectiques, dans les Phtisiques, & autres maladies de consommation: mais nous ajoûtons que l'expérience nous a appris que de pareilles maladies se guerissent quelquefois par le Flegme du Vitriol, par le long usage des Antimoniaux bien préparés, qui emportent les Ulceres des Fistules. Tout le monde connoît l'*Antihuticum* de Potier, qui est de si grand usage dans l'Hectysie & la Phtysie; c'est un composé d'Etain & d'An-

timoine. Il n'y a rien de plus puissant que la terre douce de Vitriol, après qu'on a séparé le Sel, pour les Ulceres, les Plaies, & pour les Hemorroïdes ; & si on la donne intérieurement elle éteint les fievres, adoucit les douleurs de la Goutte ; guérit l'Hydropisie, la Phtisie, les Ulceres des entrailles, & l'écoulement contre nature de toute sorte d'humeurs. La rosée de Vitriol appaise les douleurs de tête les plus vives, quand on en prend pendant quelques jours. Elle adoucit l'ardeur brulante du sang, fortifie les entrailles & le cerveau. Qu'a-t-on pu trouver jusques ici de plus efficace que l'Alun pour les playes, pour les He-

morragies internes ou externes? Aucun remede peut-il plus sûrement, plus promptement & plus agréablement, que les esprits Acides ou autrement vinaigres Métalliques, éteindre les ardeurs de la Fièvre, resoudre une Pituite incommode, arrêter l'impétuosité d'une bile allumée: Enfin la douleur de tête cede aux teintures de l'argent, les obstructions sont enlevées par le Fer, par le Mercure; la passion Hysterique par le Sel de l'Etain; les inflammations par le Sel du plomb; toutes les chaleurs contre nature, par les esprits de Vitriol, de Sel, de Soufre. En un mot si l'on examine les choses de près, l'on

trouvera dans les Métaux & dans les Mineraux, autant de secours pour les maladies Chroniques, avec cette différence, que les Vegetaux peuvent servir dans les premières, & qu'il n'y a presque pas d'autres secours pour les dernières.

Jamais Hypocrate n'a plus contribué à l'avancement de la Medecine, ni à l'instruction des Medecins que lorsqu'il a fait l'Histoire des Maladies qu'il a traitées, & qu'il a rapporté les succès heureux, ou malheureux, qu'ont eû les soins qu'il donnoit aux malades. Il décrit ses Histoires avec une simplicité & une bonne foy, qui dans l'esprit des gens intelligens, lui fait autant

d'honneur, que sa science & ses grandes lumieres, sont capables d'attirer leur estime : C'est sacrifier sa vanité ; à la verité, les petits genies en sont incapables. Ceux-là seuls que la nature a formés, pour être veritablement de grands hommes, sont capables d'une telle generosité. Qui peut prétendre avoir une étendue de lumieres, aussi vaste, que ce Pere de la Medecine ? Personne jusqu'ici n'a encore poussé son orgueil jusque-là. Il s'est passé plus de deux mille ans, pendant lesquels ce Prince des Medecins a joui de sa gloire, sans trouver de concurrant ; tous les hommes de tant de siecles, aspirans seulement à

l'honneur d'être de ses disciples, sans esperance de l'égaliser. Cette estime si generale, est une preuve decisive, qu'elle est établie sur une capacité que personne jusqu'ici n'a pû acquerir. Qui suis - je - moy, pour oser même parler d'une profondeur de science, à laquelle toute la terre a cédé? Trop heureux, si je pouvois me mettre en possession de la plus legere portion de tant de lumieres. Quand donc j'imite Hypocrate, en écrivant, comme lui, les histoires de mes malades; je laisse à part la science: Je ne prétens qu'à la bonne foi & à la sincerité; c'est de cela seul, dont je me picque, je cite tant de gens,

comme témoins oculaires de ce que j'avance, & qui pourroient me dementir; que je ne puis me persuader que mes plus grands ennemis se puissent même imaginer, que je veuille faire illusion au Public, & m'attirer son estime, & sa confiance par de fausses histoires, par des Romans de maladies & de guerisons, qui ne furent jamais. Que mes ennemis disent, & pensent tout ce qu'ils voudront: Le témoignage de ma conscience, celui de tant de gens d'honneur, placés dans les premières dignités de la Medecine, me mettront en repos, & du côté de la verité des faits que j'avance, & du côté de la bonne

foy, avec laquelle je les rap-
porte. Je m'attends à toute
forte de contradictions. Les
plus grandes verités recon-
nues aujourd'hui par tout le
genre humain, ont souffert
dans les Auteurs de leur dé-
couverte, de veritables perfé-
cutions : Les uns ont été tra-
duits à l'Inquisition : Les au-
tres ont péri dans les Prisons :
D'autres ont pensé être déchi-
rés par le Peuple, qui n'aime
pas à apprendre qu'il s'est
trompé ; & qu'il y a des voyes,
des moyens, des méthodes,
qu'il ne scavoit pas : Il s'ima-
gine qu'il n'est pas possible
qu'il ait été dans l'erreur de-
puis plusieurs milliers d'an-
nées ; & qu'enfin il soit venu

des hommes qui ayent mieux pensé sur la Physique qu'Aristote. C'est ce qui est arrivé à l'Illustre Descartes , comme nous l'avons déjà dit , & dont la doctrine a été si combattue. A la fin , presque tout le genre humain a fléchi : Son orgueil est tombé aux pieds de ce grand homme : Tout le Monde est demeuré d'accord, que jusqu'à lui , il avoit été dans l'erreur. Je suis bien éloigné de penser que je puisse faire dans le genre de la Medecine, ce que ce grand Philosophe a fait en Physique. Tout mon merite est , pour ainsi parler, d'avoir eu pitié du genre humain , exposé à la fureur du Mercure. Je me suis tourné

de tous les côtés , pour inventer un moyen de le guerir de la plus cruelle de toutes les maladies , sans lui faire couvrir tant de dangers , & sans lui faire éprouver les horreurs d'un remede plus cruel que le mal même. J'ai été timide pendant les premières années dans l'incertitude du succès ; mais il a été depuis cinq ou six ans , toujours si constamment heureux , que je puis à present me flatter sans temerité , que j'ai réussi dans mes recherches. Ma conscience me rend témoignage que j'ai plus cherché dans mes travaux , l'utilité publique , que mes interêts. J'en convaincrai un jour le Public, en lui faisant present de mon

Remede

Remede & de ma Méthode. Quel bonheur ne seroit-ce pas pour moy, de lui laisser un moyen sûr, de se délivrer d'un mal qui l'attaque jusques dans le centre de sa naissance, & de l'en délivrer sans danger. Commençons le tissu de nos Histoires; nous décrirons les maladies; nous épargnerons les noms des Malades, & nous éviterons toutes les circonstances, qui pourroient faire naître le moindre soupçon.

En 1716 au mois d'Avril, l'Illustre M. de Chirac fut consulté par un Seigneur qui avoit subi deux fois la torture du grand Remede, & pris pendant quarante jours une quantité prodigieuse de Ti-

fannes , si vantées par plusieurs; qui n'empêcherent pas d'horribles ulcères de ronger la gorge du Malade , ni les Condilômes à l'anús , ni les Pustules aux bras , aux jambes , aux cuisses : une insomnie cruelle achevoit de jeter le Malade dans le dernier découragement. M. de Chirac lui conseilla de rentrer pour une troisième fois dans le grand Remede. Mais quelle apparence de s'y résoudre ? Sollicité de dire ce qu'il pensoit de mon Remede , la réponse fut qu'il le croyoit un bon Palliatif , mais incapable de guérir radicalement. Le lendemain j'eus une conférence avec M. de Chirac ; je

ne fis pas de difficulté de lui en apprendre la composition. Il changea de sentiment ; il convint que ce Remede pouvoit guérir ; que cependant l'expérience en décideroit. J'entrepris ce Malade, dont M. Fourneau Docteur - Regent de la Faculté de Paris, étoit Medecin. Le Malade guérit si bien en vingt-cinq jours, sous les yeux de ces deux Messieurs, qu'il jouit encore aujourd'hui de la meilleure santé.

La Maîtresse du Seigneur en question , qui étoit devenue aveugle , & couverte d'une espece de lépre depuis la tête jusqu'aux pieds , guérit en moins d'un mois, & les plus

affreux symptômes disparurent en huit jours.

Dans la même année , un autre Seigneur qui avoit couru de Facultés en Facultés , tourmenté d'une affection hypocondriaque vérolique , qui s'étoit jointe aux autres signes de la Verole , sortit de mes mains, dans l'espace de trente jours , parfaitement guéri.

Dans la même année 1716 , un homme de considération se présenta à moi ; il m'apprit qu'il avoit passé deux fois par le grand Remede, sous la conduite du plus grand Chirurgien du Royaume ; que depuis ce tems-là il avoit perdu la vûe : une dartre s'étendoit

depuis la lèvre superieure, jusqu'à la future coronale. J'avoue de bonne foi que j'espérois peu de réussir : je fus surpris que mon Remede lui emporta dans huit jours son aveuglement & sa dartre. Il s'est depuis toujours bien porté ; M. Bassat , premier Medecin de feu Monseigneur le Duc de Berry, est témoin de ce fait.

En 1717 un Mousquetaire m'avoua qu'il avoit eu des Poulains il y avoit huit ans ; qu'ils furent mal guéris ; qu'il survint depuis sur ce mauvais fonds des Chancres , & un Phimosiis , dont je fus contraint de faire faire l'opération. Il exigea de moi de le

faire passer par le grand Remede: la Salivation ne parut qu'après sept frictions faites, précédées de toutes les préparations convenables. L'état du Malade devint si horrible, que les Medecins que j'appelai, qui étoient Messieurs de Chirac, Fourneau & Bassat, en furent étonnés. Soixante & dix-sept jours se passerent dans ces horreurs: qu'on les imagine les plus funestes, on n'en aura qu'à peine une juste idée. Je pris le parti de lui faire avaler avec une étrange peine, quelques grains de mon Sel dissouts dans un vehicule convenable; demie-heure après survinrent une fueur abondante & un

dévoyement. Tous ces affreux symptômes se dissipèrent, comme par un enchantement: une legere salivation subsista. La cure fut heureusement conduite à la perfection. Quelques Officiers que je ne puis nommer, en sont témoins, aussi-bien que de l'ingratitude de ses Parens.

En 1717 M. Fourneau a vû un Enfant de neuf ans, *Malitia prævenit ætatem*, avec Chaudepisse, Chancre, Porreaux, & une Crystalline. Il fut radicalement guéri en 30 jours. M. Fourneau en est témoin.

Dans la même année, une Femme avec Chancre, Pustules, Exostoses, &c. consulta Mrs Fourneau & Bassat, que

nous avons déjà cités : Ils la jugerent incurable. Cinquante jours ont suffi pour la remettre dans une santé si ferme, qu'aujourd'hui elle convient qu'elle n'en a jamais joui d'une meilleure, & cela en agissant à son ordinaire.

En 1718 un Soldat, dont les Cartilages du Nez étoient rongés; plein d'Ulceres, &c. a été guéri en soixante jours, sans cesser de faire le Service du Roy à son ordinaire. Plusieurs Seigneurs qui le connoissoient, eurent la curiosité de le voir.

Dans la même année un charitable Curé d'une grande Paroisse de Paris, recommanda aux Officiers de Santé des
Petites

Petites Maisons, une pauvre jeune Femme, qu'ils jugerent incurable, & qu'ils renvoyèrent. Ce pieux Pasteur me fit appeller: je remis en dix jours cette infortunée en état de vacquer à ses affaires, & par la suite elle recouvra une santé parfaite.

En 1719 un miserable Cocher passa des mains d'un Chirurgien aux Petites-Maisons, où il essuya le grand Remede. Il y perdit un œil; l'Uretre resta percée de plusieurs trous: un écoulement d'urines involontaire, des Chancres, une insomnie opiniâtre, une maigreur qui faisoit horreur, furent tout le fruit qu'il retira du grand Remede. Je

l'ai remis en quarante jours dans une si bonne santé, qu'il fait actuellement la fonction de Cocher chez le Comte de Brancas.

En 1720, il se presenta à moi une Femme d'environ quarante ans : je la jugeai pulmonique & incurable. Le lendemain je la vis avec M. de Chirac & M. Fourneau, qui la condamnerent à la Verole. Ne pouvant entrer dans ce sentiment, je fus bien-tôt convaincu, & de mon erreur, & de la pénétration de ce grand Medecin. La Femme confuse, qu'on eût découvert son secret, avoüa qu'elle avoit eu depuis vingt-un ou vingt-deux ans une Chaudepisse &

un Chancre, dont elle soute-
noit avoir été bien guérie. Un
mois d'usage de mon Remede
la guérit de sa prétendue Phti-
sie, la convainquit de son er-
reur, & me fit regarder M. de
Chirac comme un des plus
grands Medecins de son sié-
cle. Depuis trois ans elle mar-
choit l'Épine du dos courbée
en arc, ne pouvant presque se
soutenir sur ses jambes. Je lui
donnai mon Remede; douze
heures après elle vomit soi-
xante Vers, ou plus: elle se re-
dressa, marcha avec liberté.
M. de Chirac voulut voir de
ses yeux un effet si singulier.
J'envoyai cette Femme à la
Campagne pour y prendre du
Lait.

En 1721 au mois d'Avril, un Officier de la Maison du Roy, homme de cinquante ans, attaqué de la Verole depuis vingt, s'étoit contenté d'adoucir ses Maux par des Palliatifs, qui avoient rendu le mal plus inveteré & plus opiniâtre : un dessèchement universel, des Exostoses dans toutes les parties du corps, & particulièrement aux Apophyses Mastoïdes, formoient un véritable spectre. Il tomboit souvent à la renverse de la vive douleur qu'il ressentoit en appuyant seulement le pied à terre. M. Bassat étoit son Medecin : je refusai long-tems de l'entreprendre ; je me rendis à ses instances. Je lui administrai mon Remede ; douze :

heures après il survint une surdité qui nous surprit extrêmement; je cherchai des ressources dans le Remede même, qui lui avoit occasionné un symptôme si peu attendu. Je lui en donnai une triple dose: douze heures après il survint par les deux oreilles, une supuration d'une matiere très corrosive, qui rongeoit la Peau; elle fut des plus abondantes. Il entendit dans le moment; huit jours après ces monstrueuses Exostoses se dissipèrent, & la guérison parfaite suivit. L'Illustre M. Dodart, dont le seul Nom fait l'Eloge, Premier Medecin du Roy, l'a vû & interrogé, & il est convenu qu'il étoit guéri.

Une Dame malade depuis vingt ans, me fut adressée par M. Boudin Conseiller d'Etat, Medecin ordinaire du Roy, & Premier Medecin de la Reine, au mois d'Août de l'année dernière. Son mal étoit une grande douleur aux genoux, aux jambes & aux pieds. Les jambes étoient d'une extrême maigreur : en Hyver elle ne pouvoit dormir qu'elle n'eût les jambes envelopées de serviettes trempées dans de l'eau prête à se glacer ; & en Eté, les fourures les plus chaudes ne pouvoient les échauffer. J'avoüe que je rejettai tous ces bizarres symptômes sur la Passion hysterique. J'employai divers Remedes recom-

mandés dans cette espece de
Maladie par les meilleurs Pra-
ticiens, & le tout inutilement;
au contraire la Malade s'en
trouva plus mal. Je demandai
à la Dame une Consultation ;
elle me nomma M. de Chirac,
qu'elle connoissoit : cela me
fit un sensible plaisir. Ce
grand Homme ayant tout en-
tendu, me dit que je m'étois
très grossierement trompé,
aussi-bien que tous les autres
Medecins, par les mains des-
quels cette Dame avoit passé,
& que ce mal étoit la Verole.
Frappé d'étonnement sur un
tel jugement, ne voyant pas
les raisons sur lesquelles il
étoit fondé, il me les déduisit :
je ne doutai plus, ni de la na-

ture du mal , ni de la supériorité des lumieres de ce grand Medecin ; j'en avois déjà de grandes preuves depuis long tems. La Dame encore plus surprise que moi, convint qu'elle avoit eu depuis vingt-un ou vingt-deux ans, une Chaudepisse & un Chancre, dont elle avoit été, disoit-elle, bien guérie. Cet aveu vainquit l'opiniâtreté avec laquelle je tâchois de combattre l'opinion de M. de Chirac : J'en ai été convaincu à n'en jamais douter, par la prompte guérison de la Dame : Elle n'a fait usage de mon Remede que pendant un mois ; il ne lui reste pas le moindre sentiment de douleur.

Dans le même tems on demanda le sentiment de M. Boudin Medecin ordinaire du Roy, au sujet d'une fille de sept ans, qui avoit un écoulement virulent presqu'aussi abondant qu'auroit pû l'avoir une fille de vingt: des Chancres l'accompagnoient. M. Boudin me fit l'honneur de m'appeller: nous trouvâmes par l'examen, que le Pere avoit la Verole, quand cette fille fut conçûe. Je la jugeai incurable; M. Boudin fut d'un autre avis. Je lui ai donné mon Remede; elle paroît entierement guérie: le tems en décidera.

Ces Exemples suffissent; il ne m'en manque pas. Si ce

nombre ne peut persuader le Public de l'utilité & de l'efficacité de mon Remede, & de la Méthode dont j'en fais user, un nombre infini ne suffiroit pas. Les Personnes qui sont sans préjugés, sans passion, s'en contenteront : ceux qui se laissant emporter à l'envie, à la jalousie & à l'animosité, résisteroient même aux Miracles. *

** Possent & innumeras alias referre historias : sed iis qui oculis rectis res intuentur, quas in medio adduximus satis esse poterunt : ii verò qui oculis præditi sunt perversissimis, non modò his contenti non erunt, sed neque eas videre aut audire apertis atque integris & oculis & auribus poterunt.*
 Marc. Cornacchin. met. in pulver. ægrot.





QUESTION,

*S'IL y a des voyes plus sûres
pour la guérison de la grosse
Verole, que celle de la Saliva-
tion.*

I.

CETTE affreuse Maladie,
qui est en même tems le
fruit & la punition d'un Li-
bertinage sans choix & sans
distinction, semble consister
essentiellement dans un Aci-
de fixe & Vitriolique. Cet
Acide se développe plutôt ou
plus tard, à raison des Sexes,
de l'âge, des Saisons, & de la
diversité de la Diette qu'ob-

servent les Malades. Le mauvais levain qui infecte les humeurs, dans les uns, les corrompt plus promptement, & dans les autres avec beaucoup de lenteur. Ce levain corrompt & les Liquides & les Solides. Il fait illusion, comme un Prothée, aux plus clairvoyans & aux plus attentifs. Il présente tantôt des signes de Lépre, tantôt des signes de Scorbut. A peine le Medecin peut-il se garantir de l'illusion, sans l'aveu du Malade : car cette espece de Maladie ne prend communément son origine que d'un commerce avec l'un des deux Sexes qui est gâté ; au lieu que la Lépre & le Scorbut n'ont souvent

pour principe que la Diette mal réglée, qui communique par les premières voyes, son vice aux humeurs. Qu'un Medecin prudent épargne tant qu'il sera possible, la pudeur des Malades; qu'il compare avec attention les signes Pathognomoniques les uns avec les autres; qu'il examine la maniere dont chaque mal a commencé de se faire sentir: car il faut qu'il connoisse la difference qui peut se rencontrer entre ces signes. Les Auteurs sont partagés sur l'origine de ce mal. Les uns, comme Leonicensus & Fracastor, soutiennent qu'il a été Epidémique dès sa première origine; qu'il a eu une cause, commu-

ne : qu'à la vérité plusieurs en étoient infectés par le contact; mais que plusieurs autres sans ce moyen ne laissoient pas de l'être, parce que toutes les Parties de l'Europe en furent attaquées presque toutes dans le même tems.

D'autres croyent que c'est un Mal contagieux qui a duré plus de 150 ans, sans qu'on puisse pourtant le nommer Epidémique, mais Sporadique. Plusieurs veulent qu'il soit venu de l'Amérique, où il est Epidémique, soit à cause du vice des Eaux, soit de l'Air, soit des Alimens : que les Espagnols le communiquèrent aux François qui assiégeoient Naples en 1493 ou 1494. Sy-

denham nous dit que ce Mal est venu en Europe des Régions brûlées de l'Afrique. Quelques-uns enfin (& ceux-là pensent peut-être plus juste) s'imaginent que ce fleau a pris naissance du commerce de plusieurs hommes avec une même femme ; que d'illustres Personnages, des Rois, des Empereurs, en ont autrefois été attaqués ; que les semences de differens hommes, toutes spiritueuses , développées par l'ardeur dont les deux Sexes sont emportés , entrent dans une telle fermentation , qu'elles perdent leur tiffure , & ainsi mêlées , se changent en une espece de poison d'une nature singuliere. Ainsi plu-

seurs jeunes hommes, jouissant d'une pleine santé, & qui auroient commerce avec une jeune fille, aussi d'une pleine santé, se trouveroient tous au bout d'un certain tems, attaqués de ce mal. Cette conjecture paroît plus plausible que tout ce qu'on a pû dire jusqu'ici de l'origine de ce Mal. Les violens mouvemens de la Colere changent tellement la tiffure du Sang, qu'il devient un des plus incurables Poisons; & des Histoires nous apprennent que ceux qui ont été mordus par des hommes que la colere transportoit, sont devenus furieux & enragés. Qui empêcheroit que les Semences ne pussent contracter

Êter par une fermentation vicieuse, un caractère de Poison d'une espece paticuliere? Les effets qu'il produit, nous font assez connoître que ce caractère consiste dans un Acide fixe, approchant de l'Acide du Vitriol.

II.

Toutes les Liqueurs que la circulation emporte autour du Corps, sont plus ou moins infectées du venin Verolique, selon la force ou la foiblesse des Temperamens: il détruit leur tiffure naturelle; il y introduit une épaisseur & une âcreté corrosive, qui se communique insensiblement aux Parties solides, aux Parties

glanduleuses, aux charnuës & nerveuses : les Os mêmes sont enfin rongés. En un mot, il paroît un si grand nombre de differens symptômes, & de symptômes cruels, que l'Ame même s'en ressent, & est attaquée de diverses douleurs. Le seul principe de tant de Maux est une petite portion de venin, laquelle n'infecte que comme un soufle empoisonné. En effet, quelle quantité de venin peut communiquer la Vipere par sa morsure? Que communique un Galeux, ou un homme qui a la petite Verole? Cependant ce peu de levain enfle tellement toute la masse du Sang, qu'il pourroit infecter tous les hommes, &

y suffiroit; semblable à la lumière, qui se communique sans souffrir aucune perte. Le caractère de ce Poison est tel, qu'il convertit en sa propre nature tout le sang & toutes les humeurs, enforte que ce sang & ces humeurs deviennent à leur tour un Poison égal au premier. Qu'on fasse une serieuse attention aux differens Phœnomenes de ce cruel mal, ils donneront l'idée d'un Acide fixe corrosif qui domine. D'abord le venin s'insinue dans les Parties Genitales gonflées par l'ardeur de la Passion, qu'excite un Orgasme impetueux des humeurs. L'Orgasme ayant cessé, tous les tuyaux enflés dans

le moment de l'action, retombent sur eux-mêmes, en se refermant, arrêtent & retiennent les parties veneneuses; celles-ci séjournant, attaquent les parties charnuës; l'inflammation & le gonflement s'ensuivent; la lymphe qui sort des Glandes, s'épaissit; & de-là se forment la Gonorrhée virulante & les Chancres.

La grosse Verole se manifeste plutôt ou plus tard, à raison des differens degrés d'Acreté du levain Venerien, de la tiffure plus ferme, ou plus lâche des parties Genitales; les Pustules paroissent, il sort une liqueur, tantôt jaune, tantôt verte. La Pustule se change en Ulcere, qui de

jour en jour devient plus profond ; un calus très - dur en forme les bords. L'Urette s'excorie insensiblement , ce qui cause les cuissons quand l'urine passe, & la suppression. La Nature cependant travaille à rétablir les parties rongées ; mais il ne se forme qu'une chair spongieuse qui bouche le passage aux urines. Enfin les Parties Genitales souffrent de cruelles douleurs, & le venin s'infinue dans toutes les humeurs: alors surviennent differens symptômes, des lassitudes , des engourdissements, des douleurs vagues de tête , qui occupent tantôt une partie , tantôt une autre ; une pâleur livide , & même verdâ-

tre, occupe le visage ; les yeux sont bordés d'un cercle , semblable à celui des filles qui ont leurs Regles , ou qui sont prêtes à les avoir ; le visage s'enfle , les pieds & les mains souffrent en Hyver une chaleur extraordinaire ; des veilles opiniâtres, de grandes inquiétudes pendant la nuit ; une paresse, une tristesse, une mélancolie tourmentent tour à tour ces misérables Victimes. La lymphe de tout le corps s'épaissit insensiblement ; il survient des tumeurs aux Aines ; toutes les Glandes s'engorgent de cette serosité épaissie ; il se forme des croûtes , des Porreaux marqués d'un cercle jaune , & semblables à des

portions de Rayons de Miel :
& cette couleur jaune est le
seul signe essentiel par où l'on
puisse discerner la grosse Ve-
role , d'avec la Lèpre & le
Scorbut ; les signes des trois
Maladies, quant au reste, sont
égaux. Enfin les douleurs en
viennent à un point, que le
Malade ne peut plus se tenir
au lit ; les os sont rongés par
l'acrimonie de l'Acide coa-
gulant, ils s'enflent, la carie
les détruit, les autres parties
sont rongées par des Ulceres
Phagedeniques , singuliere-
ment les Glandes du Palais, le
Cartilage du Nez, qui tombe
même quelquefois. Quand
l'Æsophage est ruiné par les
Ulceres, il reste un enroüe-

ment qui rend un son très désagréable à l'oreille. Après que les Glandes & les Pores de la Peau ont péri, les Poils tombent. Le malheureux mortel marche tout courbé, tremblant, gémissant, représentant un Squelette. Qui peut nier que chaque symptôme de cette cruelle maladie, ne soit une preuve qu'elle tire son principe d'un Acide fixe, puissant, tenant de la nature de l'Acide du Vitriol.

III.

Or il y a d'autres voyes plus sûres & plus agréables que la Salivation, pour chasser du Corps ce si pernicieux Sel, auteur de tant de funestes symptômes. La Salivation même
ne

ne peut en délivrer les Malades qu'à deux conditions : par des bains d'Eau tiède, par des Boüillons legers, par une diete humectante, il faut rompre le lien & la coagulation que ce Sel a introduite dans le sang & dans les humeurs. Si l'on ne dispose pas le malade par ces préparations, toute l'impétuosité du Mercure se brisera par cette coagulation trop forte des humeurs : Le Medecin aura bien de la peine à vaincre l'opiniâreté du mal; il fera forcé d'y employer plusieurs onces de Mercure, au lieu que quand ces préparations humectantes, dont on vient de parler, ont precedé, il suffit de quelques gros de

Mercure pour procurer la Salivation ; & plusieurs onces à peine en peuvent venir à bout, quand ces préparations n'ont pas précédé. Voici la manière Physique, dont cette coagulation opiniâtre se forme. Le sang & le lait sont essentiellement de même nature : Plus le Sel Acide qui caille le lait est puissant ; plus la coagulation est forte. L'Acide Venerien est assez semblable à l'Acide qui caille le lait ; il épaisit peu à peu le sang ; & peu à peu il imprime à cette liqueur sa nature, son caractère ; & c'est de là qu'il arrive qu'avec le tems, le sang qui étoit très pur, devient lui-même un poison, capable d'infecter, comme l'étoit

celui, par qui il a été infecté; & voici mécaniquement comment la chose arrive. Le mal Venerien infusé dans le sang, y excite peu à peu une fermentation vitiée, qui se termine, comme toute Fermentation, à une forte coagulation. D'abord les Sels volatils du sang résistent quelque tems, tiennent les Soufres en fusion par la rapidité de leurs mouvemens. Tant que ces mouvemens durent, la santé subsiste, & les alterations qu'elle souffre ne sont pas fort sensibles. Le malade n'a pas le moindre soupçon qu'il renferme dans son sein au cruel ennemi; cependant les Souphres du sang peu à peu, & par degrés, per-

dent de leur mouvement, & se coagulent : Les Sels volatils ne se meuvent plus avec tant de force. Alors les premiers Assauts de la grosse Verole commencent à corrompre les fonctions ; une pesanteur, une envie de dormir profonde, un assoupissement invincible, une grande difficulté de se mouvoir, une lassitude qui accable, sont les avant-coureurs de ce terrible mal : Le sang étant devenu fort épais, circule avec beaucoup de peine. La Fermentation qu'il souffre alors, en corrompt toute la tiffure, aussi bien que de toutes les autres humeurs, ou pour mieux dire, leur tiffure est comme dechi-

rée, mise en pieces & en grumeaux, qui se resolvent en une serofité acre & brulante. D'abord les Sels tranchans des Sels fixes, qui dominant dans le fang, rongent pour leur acreté les principes du fang; ensuite ils attaquent les chairs & les os. Les grumeaux qui resultent de la coagulation du fang, se fixent dans les pores de la peau, & y forment une vilaine galle; ensuite ces Acides fixes rongent les fibres de la peau; il se forme des Ulceres calleux horribles à voir. Les os sont rongés, comme avec de l'Eau forte; leurs fibres, toutes fermes & dures qu'elles sont, cedent à l'activité du poison, & sont détrui-

tes. Enfin tout le corps tombe en pourriture.

IV.

La nature a inventé plusieurs voyes, pour dégager le sang de ses impuretés, les reins, les Glandes des Intestins.

Il ne fera pas hors de propos d'expliquer plus au long cette dernière voye, pour tirer d'erreur ceux qui attribuent plus de fruit & d'utilité à toute autre évacuation; à celle, par exemple, qui se fait par les reins, par les sueurs, par les Vaisseaux Salivaires, qu'à l'évacuation qui se fait par les entrailles. Peyerius est le premier, qui a découvert les

Glandes des Intestins ; leur usage, selon lui, est de fournir une Lymphe au Chyle pour le delayer ; il prétend que c'est même de cette source que sort cette quantité de matiere, que les purgatifs font vuider : D'autres le nient, fondés sur ce qu'il n'y a pas d'apparence, qu'une source qui paroît si mediocre, fournisse tant d'humeurs ; mais ceux-ci se trompent, comme on va le voir. Sanctorius demontre que l'évacuation, qui se fait par la peau, & qu'on appelle insensible transpiration, comparée avec l'évacuation qui se fait par les entrailles, est comme un à dix, c'est-à-dire, que si dans vingt-quatre heures l'é-

vacuation des entrailles monte à quatre onces six gros, vingt-huit grains; l'insensible transpiration fera de quarante-huit onces. Il est à remarquer que l'évacuation grossière des entrailles, est bien différente de l'évacuation qui se fait par leurs Glandes. La Fabrique de la peau, & celle des entrailles se ressemblent très fort; car dans l'une & dans l'autre; le Microscope découvre des Glandes sans nombre; mais afin que les Excretions, qui se font par les entrailles se fassent abondamment; la nature a jetté sur leurs Tuniques une quantité prodigieuse de Vaisseaux sanguins. La superficie des entrailles comparée

à la superficie de la peau, sur-
passe de plus du double celle-
ci; mais parce qu'il y a moins
de Glandes dans les entrail-
les que sur la peau; l'on peut
presumer que l'évacuation
qui se fait par les entrailles,
comparée avec celle qui se
fait par la peau, est comme un
à quatre. Si par exemple dans
une heure l'insensible transpi-
ration fournit quarante-huit
Scrupules, les Intestins n'en
fourniront que douze. Leurs
Glandes sont bien plus grosses
que celles de la peau, par où
l'on voit clairement que ces
Glandes, sont plus que suffi-
santes pour les évacuations na-
turelles & ordinaires: mais il

s'en faut bien que toute la Lymphé qui est filtrée par ces Glandes, se précipite dehors avec les excremens; elle rentre dans la masse du Chyle, conduite par les vaisseaux lactées, & de-là, dans toute la masse du sang. L'expérience a fait connoître, que lorsqu'il n'y a pas de Chyle pour remplir les veines lactées, on les trouve pleines de cette Lymphé; mais quand les entrailles sont picotées par quelque purgatif, elles chassent dehors, non seulement les gros excremens, mais aussi tout ce que les Glandes des Intestins filtrent de liqueur; & cette évacuation, ainsi procurée par un purgatif, surpasse quatre fois

la naturelle en quantité. Les purgatifs ont deux manieres d'agir, en irritant les entrailles, & en procurant au sang une circulation plus rapide. C'est ainsi qu'agissent les purgatifs un peu violens. Quand ils picotent la Tunique interne des Intestins, non seulement ils font sortir de leurs Glandes la Lymphe qui y sejourne; mais aussi les autres humeurs: car comme il ne se trouve à l'Orifice de ces Glandes aucun embarras, & qu'elles présentent une sortie plus libre & plus facile, que toute autre voye; le sang y accourt avec rapidité, à peu près comme la serosité se presente en abondance, à l'endroit de la peau.

qui est rongée par un Vesicatoire. Les parties les plus subtiles d'un purgatif hâtent le mouvement circulaire du sang, en picotant les Tuniques internes des veines & des Arteres, & en dissolvant le sang, s'il est trop visqueux. La chaleur qui suit un fort purgatif; le pouls qui devient plus vigoureux, plus plein, plus rapide, sont de bonnes preuves que le purgatif, agit de la maniere que nous le venons de dire. Mais pour mieux comprendre, combien le cours du sang devenu plus rapide par un purgatif, fournit de matieres quand le ventre se vuide, il suffit de sçavoir que suivant le calcul de quelques

Modernes, les Arteres Mesenteriques portent à chaque heure dans les Entrailles 400 onces de Sang; quelques rameaux de l'Artere Cœliaque y en portent encore. L'excrétion naturelle & ordinaire qui s'en fait, ne va par heure qu'à douze scrupules; & si le Purgatif augmente du double la rapidité du cours du sang, cette excrétion ira par heure à 24 scrupules & à 36, si la rapidité de ce cours devient triple. L'on conjecture avec beaucoup d'apparence, que le diamètre des orifices des Glandes intestinales augmente alors du double; l'on n'en peut douter quand le Purgatif est un peu vif: alors l'excrétion de ces

Glandes ira par heure à 144 scrupules, c'est-à-dire, que cette quantité surpassera de douze fois l'excretion tranquile & naturelle. Ajoûtez que le sang dissous par le Purgatif, en fournit peut-être encore davantage; à cause de la facilité que sa tenuité lui donne à déposer ses ferositéz. Suivant ces supputations, dans l'espace de huit heures que dure l'action d'un Purgatif, il peut sortir de ces Glandes intestinales 48 onces de matiere.

L'évacuation de la bile est encore ici d'une grande considération. De Sçavans Anatomistes prétendent que par heure il en sort deux gros du Foye; mais la quantité ira à six

onces, si la rapidité du cours du sang est triplée par l'action d'un Purgatif : De-là vient cette quantité de bile qu'on remarque dans les selles excitées par les Purgatifs. Remarquez que plus la bile coule promptement & abondamment, plus elle devient liquide, sans compter le Suc Pancréatique, ni les gros excréments : l'on peut avec raison faire monter la quantité de matiere qui sort pendant l'action du Purgatif, à quatre livres & demie ; mais comme par cette action tous les tuyaux prêtent, & que leur diametre s'elargit du double, l'on peut compter que cette quantité est encore de beau-

coup plus grande que dans notre calcul. Mais si le Purgatif est violent, si le sang coule avec bien plus de rapidité que de coutume; si les vaisseaux se dilatent très considérablement, cette excrétion qui se fait par les Glandes intestinales, est bien plus grande que tout ce que nous en disons. Le Cholera morbus excité par des Fruits précoces, ou par quelqu'autre crudité, en donne un bel exemple. La quantité d'humeurs que l'on rejette dans cette Maladie, est incroyable. La quantité de matieres que l'on rejette, soit par une évacuation symptomatique, soit par une évacuation critique, démontre clairement

rement combien les orifices des glandes sont capables de se dilater : La matiere de l'insensible transpiration se dégorge souvent par ces Glandes intestinales, & alors cette évacuation surpasse de dix fois l'évacuation ordinaire qui a coutume de se faire par ces mêmes Glandes. Il est si nécessaire que ces Glandes soient toujours bien ouvertes, que quand il y a obstruction, il en arrive, ou une constipation mortelle, ou la Maladie qu'on appelle *Cœliaque* : les cadavres de ceux qui en meurent, démontrent clairement cette obstruction. De tout ce que nous venons de dire, l'on voit certainement de quelle utilité

est l'action des Purgatifs, pour ouvrir les orifices des Veines lactées, des Glandes intestinales, des Glandes du Foye, du Pancréas, des Reins même; quelle quantité de matieres il en peut sortir dans l'espace d'environ huit heures que dure l'action du Purgatif, surtout quand il a attenué le sang par les Sels & les Soufres les plus subtils.

Voyons maintenant quelles sont les voyes de l'insensible transpiration, & les voyes de la Salivation. Par ces examens, nous esperons de faire connoître qu'il y a d'autres moyens que ceux de la Salivation, pour guérir le Mal Venerien : ces moyens sont

moins cruels & moins dangereux ; il nous restera à faire voir qu'ils sont du-moins aussi certains, quand on aura usé des précautions nécessaires.

Toute la Peau est un Rete tendineux, formé de trois genres de Vaisseaux, Arteres, Veines, & Nerfs. Il y a des Glandes sans nombre, appelées *Miliaires*, semées parmi ces vaisseaux, qui sont destinées à la séparation & à l'écoulement de la matiere de la sueur & de l'insensible transpiration.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter quelques nouvelles Remarques à celles que j'ai déjà faites sur la maniere dont les Intestins delivrent le Sang des

impuretés qui le pourroient corrompre. Les Intestins, comme nous venons de le dire, sont parsemés d'une forêt d'Arteres & de Veines: elles rampent sur leur tunique externe, puis se vont répandre sur la Tunique qui est immédiatement au-dessous, & qu'on appelle charnue. Par le moyen de tant de vaisseaux, il est porté dans les Intestins une quantité de sang bien plus grande, que celle dont ils ont besoin pour leur nourriture. C'est ce sang qui fournit aux Glandes des Intestins une espece de lymphe particuliere, qui sert à donner au Chyle sa derniere perfection. Ce Suc intestinal, qui est un peu vis-

queux, outre plusieurs autres usages dont nous avons déjà parlé, sert à enduire les parois internes des Intestins, pour les défendre de l'âcreté des Sels des Alimens. Lorsque cette lymphe a été filtrée par la Tunique glanduleuse des Intestins, elle tombe dans de petites cellules, elle se jette dans le grand canal des Intestins, aidée par le jeu des fibres nerveuses, qui forment le tissu vésiculaire & vasculaire de la Tunique glanduleuse qui tapisse l'intérieur des Intestins; & c'est par ce jeu de fibres nerveuses des Glandes intestinales, que les Purgatifs augmentent considérablement, par l'irritation qu'ils y exci-

tent, que ces glandes expriment & séparent la quantité de lymphe & de serosités qu'on vuide lorsqu'on a pris quelque Remede purgatif.

La troisieme grande voye est celle des urines: quand les sueurs cessent, ou quand l'insensible transpiration diminue, les Reins y suppléent. Les Glandes des Reins sont de diametre à recevoir les excréments du Sang les plus grossiers, qui ne peuvent sortir par la Peau, lorsque les Pores en sont trop étroits.

Tant que ces voyes generales des excretions sont librement les fonctions auxquelles elles sont destinées, la santé subsiste; toutes sortes de Ma-

ladies, soit aigues, soit croniques, se peuvent guerir : la Lépre, le Mal Hypochondriaque, le Scorbut, & toute autre Maladie opiniâtre, cedent à la fin. Pourquoi donc la grosse Verole résistera t-elle à tant de moyens que la Nature a inventés pour se soulager ? Ce cruel Mal, tout opiniâtre qu'il est, cederait enfin à une Méthode opiniâtre & bien suivie. Que le Medecin, pour s'en convaincre, suive exactement les Loix que la Nature suit elle-même. Quand on entreprend de guerir la grosse Verole par la voye de la Salivation, elle employe des 30, 40, 50 jours, quelquefois davantage, à accomplir son ou-

vrage par cette voye ; employons le même espace de tems à détruire ce monstre par la transpiration, par les sueurs, par les selles, le tout suivant les forces, & selon que le Medecin trouvera jour à combattre cet ennemi par une ou par plusieurs de ces voyes. Les heureux succès que l'on a vû de mon Remede, donneront un nouveau courage pour pousser à la perfection une nouvelle Méthode, exempte des horreurs & des dangers de la Salivation. Que l'on rende les humeurs fluides par des bains, par une diette humectante, ces humeurs déposeront enfin leur venin. Un Remede préparé par une ingénieuse

nieuse opération, relâchera peu à peu la tiffure trop ferme du Sang, & lui rendra sa fluidité naturelle. Des Diaphorétiques, des Diurétiques, des Purgatifs bien menagés & sagement conduits, tireront enfin le Public indolent & paresseux, de l'erreur où il est depuis tant de tems, qu'il n'y a de guérison à attendre que de la Salivation. Ni le Mercure de lui-même, ni la Salivation, n'ont aucune vertu spécifique pour guérir la Verole: les seules loix de la Méchanique font tout le miracle. La masse du sang infecté, toute grande qu'elle est, s'épuise en l'espace de 25 à 30 jours de Salivation. La quantité de Salive, au

moins pendant cinq ou six jours, monte jusqu'à huit livres ; ainsi toute la masse du Sang que l'on prétend être de 25 livres ou environ , se renouvelle dans son entier , & le nouveau qui prend la place est plus pur. Il arrive souvent que pour peu qu'il reste de vieux levain , les Galles & autres symptômes qui par le moyen de la Salivation , avoient disparu, par exemple, au mois de May , se renouvellent au mois d'Octobre ; ce qui épouvante fort & consterne les Malades , & jette dans le trouble les Médecins qui ont peu d'expérience ; car ces restes de venin s'enlèvent très-facilement par quelques Purgations.

Tirons les consequences des Principes que nous avons établis ci-devant. L'action d'un Sel purgatif qui dure environ huit heures, tire des Glandes intestinales pendant tout ce tems-là, trois livres ou 48 onces de lymphe ; ce qui revient assez exactement à la proportion des huit livres qui sortent par la salivation, pendant cinq ou six jours, dans l'espace de 24 heures. Qu'un habile Medecin excite & soutienne de même pendant cinq ou six jours l'excrétion des Glandes intestinales, & il enlevera le venin aussi sûrement, beaucoup moins cruellement, & avec moins de danger pour la vie. L'expérience

de plusieurs années nous en a
convaincu. Que l'on suive ex-
actement pour la Purgation,
la grande Regle d'Hippocra-
te, qui est, que pour purger, il
faut rendre les humeurs flui-
des; que l'on entretienne cet-
te fluidité pendant tout le
tems qu'il sera nécessaire de
lâcher le ventre, & l'on verra
avec admiration, que l'heu-
reux succès répondra exacte-
ment au raisonnement. Pour-
roit-on bien s'imaginer que
ces grandes voyes destinées
par la Nature à dégager le
Sang, ou de son superflu, ou
de ce qui peut lui être nuisi-
ble; seront propres à guérir
tous les genres de Maladies,
dont le Corps humain peut

être attaqué, & qu'il n'y aura que la seule grosse Verole, qu'il en faudra excepter? L'on sent je ne sçai quoi de bizarre, & qui choque dans cette imagination; & l'on ne peut s'empêcher de témoigner sa surprise, que depuis plusieurs siècles il ne se soit trouvé personne, que l'on sçache, que quelques misérables Charlatans, dont les promesses toujours plus magnifiques que leur science, trompent ceux qui s'y confient; personne, dis-je, qui ayant étudié les mouvemens de la Nature dans ses évacuations, n'ait pas appliqué ses méditations à découvrir une nouvelle Méthode, & un Remede capable de déli-

vrer le Genre humain d'un Mal si cruel ; Méthode que je me persuade , après un grand nombre d'experiences , avoir trouvée. Elle seroit bien plus utile aux hommes que celles qui ont conduit aux Tresors du Perou. Mais revenons aux consequences de nos Principes. Qui peut ignorer que le Mercure ne suit pas toujours l'intention du Chirurgien ? Qu'il porte souvent par le vomissement , par les selles , par les urines ; & l'on a vû des Gens qui ont subi huit & neuf frictions, sans rendre quoi que ce soit par aucunes de toutes ces voyes , & se trouver pourtant guéris , quoique les sueurs n'eussent pas non plus

paru. Qui peut raisonnablement douter que le Mercure eût fait passer le venin Venerien par les voyes de l'insensible transpiration, cette grande & importante évacuation, qui domine sur toutes les autres? Que le Medecin étudie de quel côté panche le temperament de son Malade, qu'il imite les mouvemens de la Nature, & il réussira toujours, si d'autres inconveniens ne s'y opposent. Si, par exemple, après avoir bien étudié son Malade, il présume que la nature du mal consiste dans une lymphe très-épaisse & très-grossiere, qui peut l'empêcher de tenter les voyes de l'urine, par où les impuretés les plus

grossieres du sang se dégagent communément ? S'il trouve que le venin Venerien soit subtil & capable de pénétrer les pores de la Peau, qu'il suive cette voye, & à son défaut celle des felles. Je puis attester avec toute verité, que j'ai eu le bonheur de trouver un Remede qui répond si exactement aux divers tempéramens des Malades, c'est à dire, aux différentes dispositions de la nature, pour pousser par une voye plutôt que par un autre, que les plus grands Maîtres en ont été dans l'admiration, après n'en avoir rien voulu croire, qu'ils n'eussent vû de leurs yeux, & pratiqué de leurs mains.

V.

La Méthode ordinaire de procurer la Salivation, expose les malheureux Malades à des tourmens si cruels, qu'avant de s'y exposer, s'ils en connoissoient toute la rigueur, plusieurs aimeroient mieux périr dans leurs maux, que de subir un moyen si cruel de s'en délivrer. En avoir un autre, c'est assurément rendre un grand Service au Public. Encore si tous ceux qui passent par cet horrible supplice, étoient guéris, il y auroit de quoi se consoler. A quel prix n'achette-t on pas la santé, & que ne fait-on pas pour reculer la mort ?

Mais combien y en a-t-il qui périssent dans l'opération du Mercure, & entre ceux qui échappent, combien demeurent estropiés, ou d'une santé infirme? Est-il donc possible que parmi tant de grands Génies qui s'appliquent à la Médecine, il ne s'en trouvera point qui secouent le joug de la coutume? Aussi scrupuleux en Médecine qu'on doit l'être en Religion, ils font conscience de rien innover, & de toucher à ce que leurs Peres leur ont laissé par tradition. Les Américains ignorent l'usage du Mercure, ils ne se servent que des Ecorces de leur Bois: En sont ils moins bien guéris? L'on

n'employe point , & l'on ne peut employer le Mercure dans les Régions chaudes ; l'abondante transpiration qui s'y fait, enleve, & les humeurs, & les particules du Mercure qui sont d'une extrême petitesse, rondes, par conséquent très-mobiles & très-volatiles, quoique très-pesantes quand elles sont réunies : de-là il arrive qu'elles ne peuvent par leur poids naturel , ni par la rapidité avec laquelle elles sont mûës , briser les parties du sang épais & visqueux, parce qu'elles sortent trop promptement du corps ; elles n'ont pas le tems de rouler dans la substance des humeurs , pour en briser les viscosités par leur

froissement. Mais, dira-t-on, pourquoi quitter une Méthode que l'expérience de plusieurs siècles a confirmée? La salivation procurée par le Mercure, quoique cruelle, est cependant le secours qui ait paru jusqu'ici le plus certain & le plus efficace. Nous en convenons : mais les inconvéniens, les douleurs qu'elle excite, le danger auquel elle expose, ne sont-ils pas des motifs suffisans pour porter tous ceux qui s'appliquent au salut du Public, à chercher des voyes plus sûres, & sujettes à de moindres inconvéniens? Mais pour ne laisser aucun doute sur cette matiere, voyons qu'elle est l'opération

méchanique de la Salivation.

Il faut remarquer, comme nous avons déjà fait, qu'il faut quadrupler : Que, dis-je, mettre par onces le Mercure dans l'onguent, dont on frotte les malades; quand les bains n'ont pas relâché la tiffure trop ferme du sang, au lieu que deux ou trois gros au plus suffissent, quand les bains ont précédé. Les coagulations grossieres dissoutes jusqu'à un point, se presentent à tous les Emonctoires du corps; aucun ne peut les recevoir par la petitesse du Diametre de leurs Orifices. Les seuls vaisseaux salivaires gros, comme des plumes à écrire, les peuvent admettre; ils ne le peuvent mê-

me plus, après dix ou douze jours d'une pleine Salivation, parce qu'alors toute la serosité du sang est enlevée, & ce qui reste est si épais, que les Vaisseaux Salivaires s'engorgent, enforte que le malade court risque de sa vie, c'est-à-dire, d'étouffer, si l'on ne le dégage promptement, par la Saignée ou par l'Emetique. Nous avons remarqué que le Mercure ne porte pas toujours par la Salivation, mais qu'il pousse quelquefois les autres voyes, & qu'il n'en guérit pas moins bien. Mais quelle peut être la raison de cette diversité, qui fait que le Mercure n'a pas toujours constamment le même effet? C'est

cette même diversité qui a porté à croire que le venin Venerien pouvoit être chassé par d'autres voyes que par les Vaisseaux Salivaires. La raison mécanique de cette variété d'opérations, selon nôtre opinion, consiste précisément dans la constitution des liqueurs. Quand elles n'ont pas été fondues par les bains & par les Humectans, elles ne peuvent trouver d'issue que par les vaisseaux salivaires, dont le Diametre est le plus large des Diametres de tous les vaisseaux excreteurs. Quand ces mêmes liqueurs sont plus fluides, soit parce que le venin Venerien n'est pas fort puissant; (car il y en a de plus fort

& de plus foibles ,) soit parce qu'elles ont été bien préparées ou fondues ; alors elles peuvent s'échapper par les voyes de la sueur , de la transpiration des Glandes intestinales , & même si elles sont un peu trop épaisses , par les Glandes des reins , qui après les vaisseaux falivaires reçoivent les matieres les plus grossieres. Tout consiste donc à reconnoître la nature du venin Venerien , à préparer long-tems les humeurs , à discerner quelle voye est la plus facile à ouvrir dans le sujet que l'on traite , à trouver le moyen de soutenir l'évacuation que l'on a procurée , & de la soutenir à peu près autant de tems que l'expérience, que
nous

nous donne la salivation, nous fait connoître que la nature en emploie pour se délivrer du poison qui la tourmente. Or ce tems est celui-là même qui est nécessaire pour faire passer toute, ou presque toute la masse du sang par les vaisseaux salivaires. Que l'on fasse la même chose par les autres conduits plus directement, & plus universellement destinés à la purification du sang, & l'on réussira mieux, bien entendu que l'on ait un remede assez doux, assez actif, & assez penetrant, pour qu'on ne doive point craindre les affreux inconveniens du Mercure. Après tout, c'est le pur hazard qui a mis la Salivation en usage.

Carpi Medecin de Boulogne en Italie, traitoit un horrible Ulcere à la jambe d'un homme, qui n'avoit pû guerir en aucune maniere, parce que la grosse Verole entretenoit le mal : Ce Medecin se souvint que quelqu'Auteur Arabe recommandoit le Mercure dans les Ulceres, qui refusoient toute forte de remedes, il s'en servit ; la Salivation survint, qui guerit, & l'Ulcere & la grosse Verole. Est-il possible qu'on ait pû s'en tenir simplement à une découverte de pur hazard, & qu'on ait assez peu de compassion des malades, pour les exposer à une pareille torture ? Une longue expérience nous est un sûr garant, que nous

avons eu le bonheur de découvrir un remede, qui, loin de toutes les horreurs de la Salivation, guerit sûrement, & agréablement.

Les Chymistes les plus sensés conviennent que Dieu a renfermé dans les Métaux & dans les Mineraux, des vertus singulieres; il les a livrés à la curiosité des hommes; mais il ne permet pas qu'ils developent quelques-unes de ces vertus qu'après de grands travaux; c'est à ce prix que les écorces qui renferment tant de tresors, se brisent. C'est à ce prix que tant de précieux remedes ont été tirés de ces Sources abondantes, mais cachées: Un penible travail, une profon-

de méditation, sont les seuls moyens de découvrir des vérités si utiles au salut du genre humain. Je proteste avec toute la sincérité que je lui dois, qu'il m'a coûté des peines infinies, & des dépenses assez considérables. Je me trouverois heureux de lui sacrifier l'un & l'autre sans intérêt, s'il en tiroit toute l'utilité que j'ai lieu de me flatter qu'il en peut tirer. Je veux ici lui rendre simplement compte de ce que j'ai fait depuis plusieurs années pour son service. M'étant appliqué principalement aux maladies Veneriennes, j'ai embrassé deux objets; d'examiner avec toute l'attention, dont je suis capable, la nature

de ce mal, & de rechercher quelque spécifique moins cruel que celui qui est en usage depuis si long tems. Après un grand nombre de malades que j'ai traités; après la lecture des meilleurs Auteurs, je me suis déterminé à croire que la nature de ce mal consistoit essentiellement dans un Acide trop fixe, même vitriolique & rongeur; (ce n'est qu'avec le tems qu'il devient caustique:) que cet Acide épaisit toutes les liqueurs, qu'il cause de mortelles obstructions, qui peu à peu alterent horriblement les fonctions du corps, & les font enfin perir. Voilà ma première démarche; voilà le premier fruit de mes veilles & de mes

réflexions. J'avoüe franchement que je suis long-tems demeuré à ce point, & les Livres, & l'usage Public ne me presentoient pour remede que la Salivation procurée par le Mercure ; mais les horreurs qui n'accompagnent que trop souvent ce remede, me le firent envisager pire, pour ainsi dire, que le mal même. Je me jettai dans la lecture de plusieurs Chymistes, sans y rien trouver de ce que je cherchois: Mon but étoit de trouver un remede fondant, actif, penetrant, capable de décoller le sang & les humeurs, de lui rendre sa liquidité naturelle, de débarasser les Glandes engorgées, d'irriter doucement les

membranes, dont les nerfs sont revetus, les Tuniques des Intestins, les Rêts Tendineux de la peau; les Glandes des Reins; en un mot de rendre au sang sa circulation, afin que les Excretions & les Secretions se fissent, & que la santé se rétablit peu à peu. Enfin j'ai eû le bonheur de trouver un tel remede. Selon les différentes dispositions des sujets, il fait diverses operations, souvent il les fait tout à la fois, quelquefois séparement; generalement parlant, il lâche le ventre avec toute la douceur imaginable, il pousse très abondamment par l'insensible transpiration, quelquefois aussi par les urines. Des

Nodus, des Exostoses qui avoient résisté à la méthode ordinaire de la Salivation, ou qui ayant disparu pour un tems, avoient reparu avec plus de ferocité que devant, ont été enlevés sans retour. L'on produiroit des témoins en foule de la vérité de ces faits, si la nature du mal, dont il s'agit, ne faisoit pas au Medecin une Loy inviolable du silence, mais n'ayant jamais rien fait qui force le Public à me refuser sa confiance, j'espere qu'il ne refusera pas de me croire, quand je lui proteste que je n'avance rien de faux. Qui-conque voudra me mettre à l'épreuve, verra que j'accepterai de bon cœur toutes les occasions

occasions qu'il voudra m'en
fournir. Je n'ai pas d'autre
moyen de me faire croire: je
suis obligé de ménager la ré-
putation, en ménageant la
pudeur de tous ceux qui
m'ont honoré de leur con-
fiance. Ceux qui voudront
être témoins oculaires d'une
telle épreuve, y reconnoî-
tront que jamais l'opération
d'aucun Remede ne fut plus
douce, ni plus exemte des
douleurs que produit le Mer-
cure, ni de ses fâcheuses sui-
tes. Mais comme il n'est pas
facile de rompre en peu de
tems les traits de la jalouſie, &
de la défiance d'un Public
plus éclairé qu'on ne l'est dans
tout le reſte du Royaume, je

consens que l'on suive pendant tout le tems qu'on voudra, les Malades que j'aurai traités: & si la cure n'est que palliative, comme mes Ennemis l'ont quelquefois publié, certainement sans preuves; je souffrirai patiemment, en punition de ma temerité, de passer pour un imposteur. S'il m'étoit permis, je produirois des Malades sans nombre, qui sont guéris par mon Remede depuis cinq ans, & qui se portent fort bien. Donc pour guérir le mal Venerien, il y a des voyes plus sûres que la Salivation, & en même tems plus douces, & bien moins dangereuses.

Nous avons oublié, en
parlant

lant des Eaux Minerales, de
dire que les Eaux de Passy
nouvellement découvertes,
font d'une grande ressource
dans les Maladies Croniques:
nous en avons vû d'excellens
effets. Celles d'Abbecourt
font aussi très-salutaires.

F I N.

P E R M I S S I O N .

L OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; A nos Amez & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevoist de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT, Notre bien-amié LAURENT D'HOURY, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre intitulé *Ré- futation des anciens Systèmes au sujet des Maladies Veneriennes*, Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit d'Houry d'imprimer ou faire imprimer led. Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à tous Imprimerus, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; A la charge que ces Presentes

feront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre tres-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur d'Aguesseau, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur d'Aguesseau; le tout à à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desd. Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire

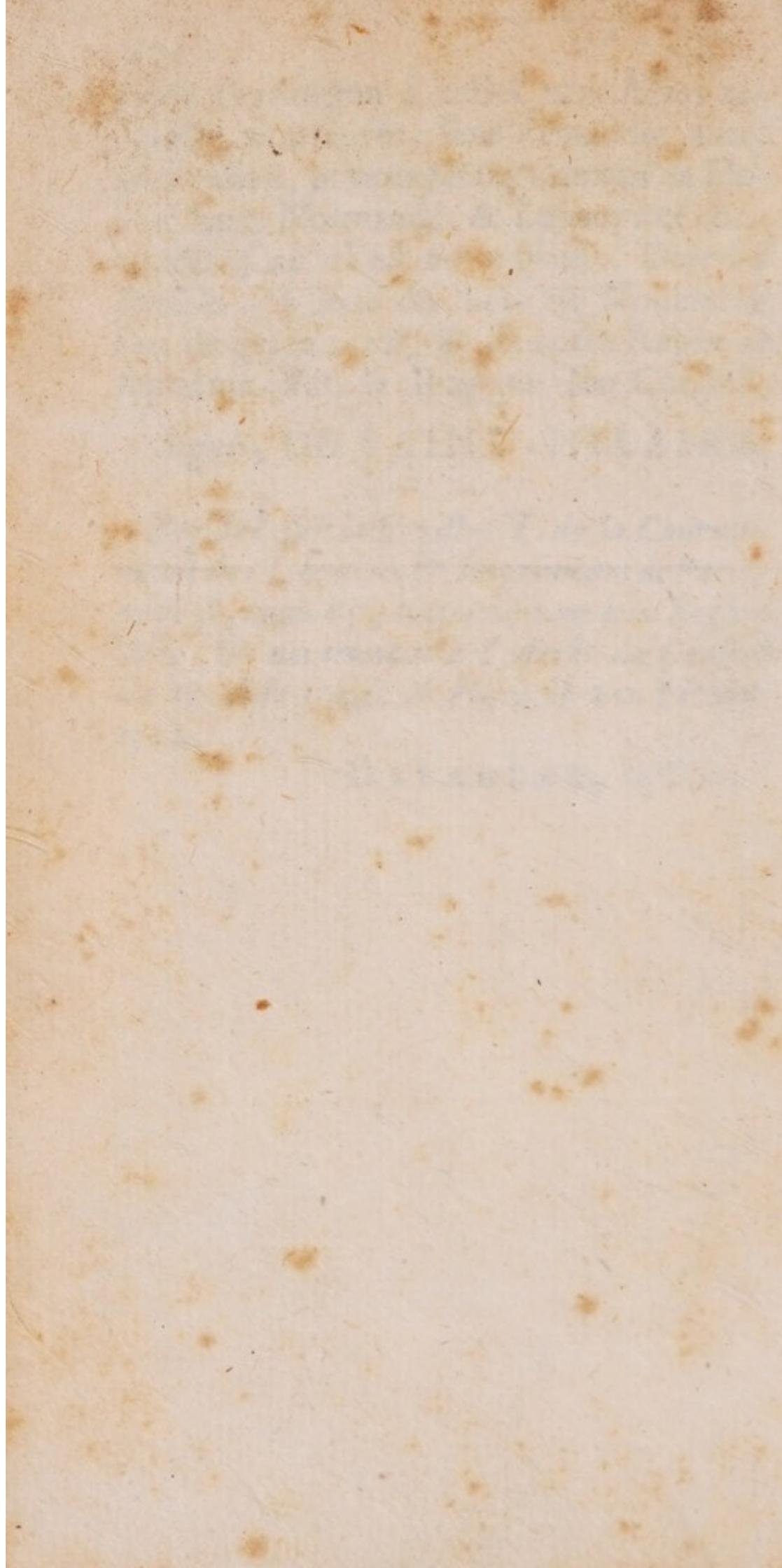
pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Harro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le 27^e jour du mois de Novembre l'an de grace 1721, & de notre Regne le septième. Par le Roy en son Conseil,

Signé, DE SAINT-HILAIRE.

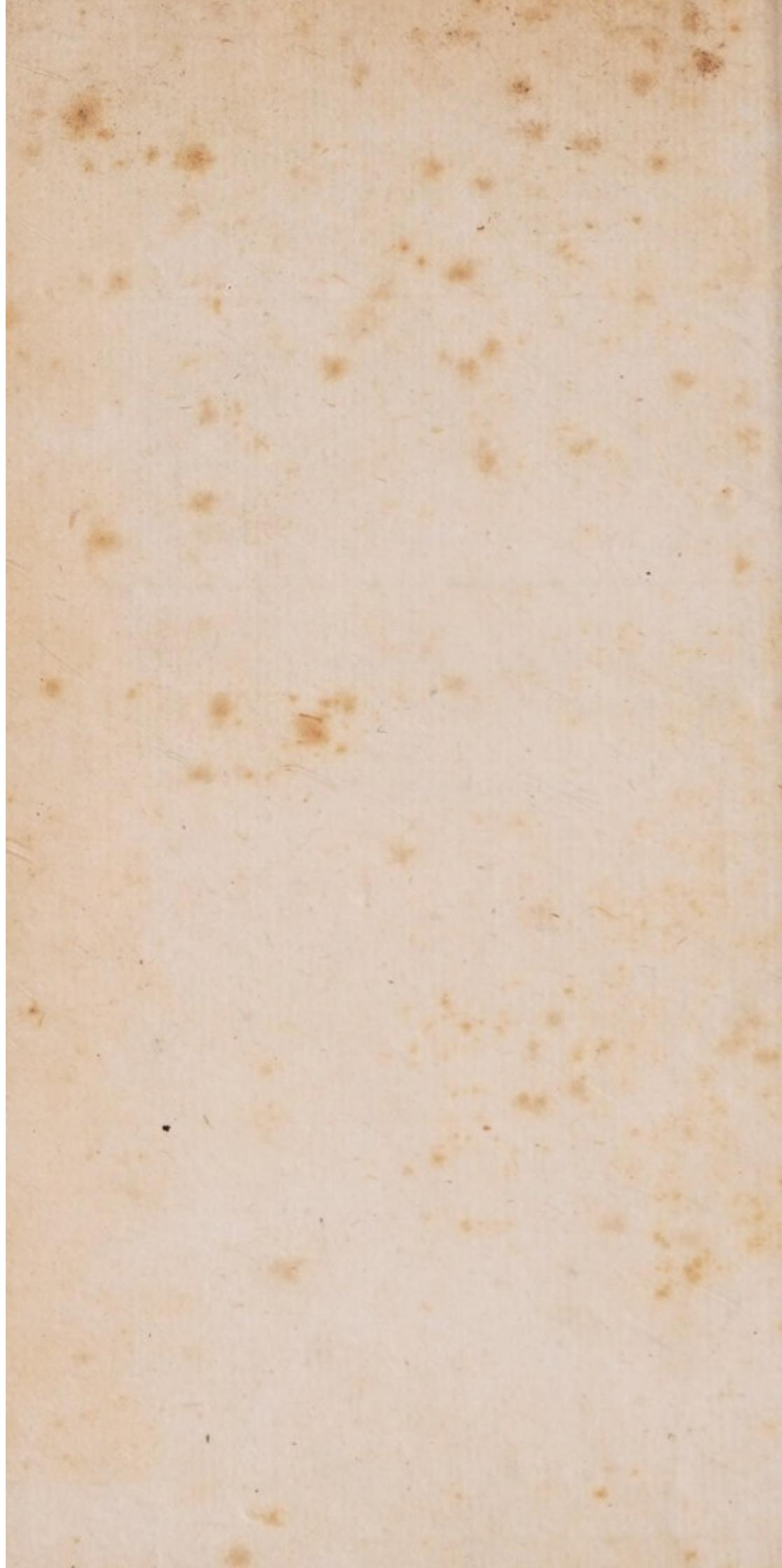
Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 58, num. 65, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 20 Février 1722.

DE LAULNE, Syndic.









12

3

1 A 4

